

L'ARCHE *Editeur*

**Botho STRAUSS**

Les Hypochondres

Traduit par  
Jean JOURDHEUIL , Heinz SCHWARZINGER

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

**L'Arche *Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

BOTHO STRAUSS

LES HYPOCONDRES

Texte français  
de

Jean Jourdheuil et  
Heinz Schwarzinger

Droits de représentation théâtrale, de  
radiodiffusion et de télévision réservés.

L' A R C H E  
86, rue Bonaparte  
75006 PARIS

## PERSONNAGES

VLADIMIR. NELLY. VERA. Les frères SPAAK. ELISABETH. JACOB.

Lieu : Amsterdam.

Epoque : janvier 1901.

Une grande pièce d'un hôtel particulier. A l'arrière-plan, une large baie vitrée, dissimulée par des rideaux. Une porte conduit à la véranda ouverte. Lorsque les rideaux sont tirés on aperçoit un jardin enneigé. Devant cette baie vitrée se trouve une plate-forme surélevée à laquelle on accède par 3 ou 4 marches.

Adossé au mur de droite, un peu à l'arrière, un vieux lit à baldaquin tous rideaux fermés.

Au centre de la scène, un grand canapé, deux fauteuils, une table basse et un guéridon avec un plateau de verre.

Sur le devant à gauche : une table de salle à manger et deux chaises.

Derrière : le lieu de travail de Vladimir, une sorte de chaire ; on y accède par un escalier. Sur cette chaire, un bureau, une chaise et une chaise longue. Il y a en outre une bibliothèque dans laquelle un grand aquarium est encastré.

Derrière cette chaire, un large couloir, une galerie qui conduit au fond de la scène. La galerie est flanquée, à droite, de colonnes. A gauche, des meubles, une horloge, des oeuvres d'art, une cheminée etc. ne sont qu'indiqués.

La galerie semble se perdre dans les profondeurs. Lorsque quelqu'un emprunte cette galerie, ses pas résonnent.

I, 1

Vladimir arrive en courant par la galerie. Il saigne abondamment du nez. Il tremble, ses dents claquent. Il jette un revolver sur le guéridon au plateau de verre. Le plateau de verre se brise, le revolver tombe à terre. Vladimir jette ses bras autour de sa cage thoracique parce qu'il a froid. Il se couche, comme il est, en manteau, écharpe et casquette, sur le canapé, et se recroqueville. Quelques instants plus tard, Nelly arrive en courant par la galerie. Elle a au bras un carton ouvert, elle le jette à terre. Il s'en échappe du linge et des vêtements sales. Elle souffle dans ses mains froides. Elle jette autour d'elle un regard furtif. Elle va vers le lit et se couche, comme elle est, en manteau, dans le lit.

NELLY : Mais où étais-tu ?

VLADIMIR : Le froid me brise encore l'os nasal.

NELLY : Tu aurais dû me serrer bien fort dans tes bras.

VLADIMIR : Je suis descendu de la voiture trop précipitamment, j'ai trébuché et je suis tombé sur le pavé.

NELLY : Tu saignes de nouveau.

VLADIMIR : Nelly ?

NELLY : Oui.

VLADIMIR : J'étais étalé dans le caniveau, et je t'ai vu sortir de la prison. Mais tu n'as pas regardé autour de toi. Tu es tout de suite montée dans une calèche.

NELLY : L'hiver. Tu saignes de nouveau.

VLADIMIR : Ça coule à flots du sinus frontal.

NELLY : Tu ne peux pas te l'imaginer autrement, la blessure ?

VLADIMIR : Non.

NELLY rit timidement : Une pensée fulgurante ?

VLADIMIR : Peut-être. Je ne sais pas.

NELLY : Ainsi le dormeur est-il précipité par une petite lourdeur d'estomac dans un cauchemar mortel.

VLADIMIR, enthousiaste : Oui. Oui. C'est comme ça en réalité. Et à quoi bon alors ces explications acharnées, ces singularités médicales.

NELLY : Comment ? Vivons-nous donc comme des sauvages dans un monde de pédants ?

VLADIMIR, agité : Et les images ? (Calme :) Les images de la douleur.

NELLY, se servant des mots de Vladimir : Les représentations qui accompagnent la sensation de la douleur bouleversent toute connaissance. Elles discréditent l'ensemble du savoir scientifique. N'est-ce pas ?

VLADIMIR, indifférent : Appelle ça comme tu veux.

NELLY sort du lit : Le gros Spaak est aussi un de ces sauvages. Il a parfois de ces expressions corporelles. Comme il n'avait pas pu s'empêcher de roter après le repas, il a dit : une chute d'air déferle sur mon larynx (Vladimir rit brièvement puis regarde de nouveau fixement, avec indifférence. Nelly se sent encouragée à parler par le rire de Vladimir.) Et une fois, le gros Spaak a dit : Non, non, je ne joue pas à la loterie. Je me dis : la probabilité est la même selon laquelle tu pourrais gagner à la loterie et selon laquelle, d'autre part, tu pourrais être foudroyé lors

d'un orage. Mais si je ne cherche pas à forcer la chance, la malchance me sera épargnée. Oui, la chance et la malchance, c'est ce qui lui importait. Un certain temps il a vécu le pistolet dans la poche. Il avait peur. Il avait peur même des feuilles d'érable qui tombaient en voltigeant. Mais par-dessus tout il avait peur de lui-même. Il riait à gorge déployée et devenait blanc comme un linge. Il disait : quand je me mets à rire comme ça, je suis tout de suite pris de vertige. Et déjà il s'effrayait de cette constatation qu'il venait de faire, car il craignait de s'être percé à jour et d'avoir par là provoqué un plus grand malheur. Et c'est pourtant un bon commerçant, le gros Spaak, et c'est pourtant - avec son frère, ensemble - un industriel capable. Et nous deux, est-ce qu'on ne vit pas très bien grâce à cette entreprise où commande un froussard ? Ce sont des choses qui arrivent. Quelqu'un tremble de peur, pense comme un sauvage, et c'est pourtant le meilleur spéculateur, le meilleur commanditaire, le meilleur exploitateur, le meilleur administrateur...

VLADIMIR l'interrompt ; parle fort et lentement : Un mot appelle l'autre. Cela ne s'arrête donc pas ? Nelly, Nelly.

Il hoche tristement la tête.

NELLY : Mais pourtant tu as ri.

Elle s'assoit sur le rebord du lit. Vladimir se redresse, ôte sa casquette et regarde Nelly sévèrement. Nelly veut dire quelque chose, elle ouvre la bouche.

VLADIMIR : Je suis pris de vertige quand tu ouvres la bouche si grand.

NELLY se lève, agacée, et déambule dans la pièce. Elle se réhabitue à son chez-soi. Elle découvre un voile mal accroché au rideau de la baie vitrée : Que vient faire ce voile sur le rideau ?

VLADIMIR : Nelly l'a apporté. Juste au moment où je me mettais de la pommade sur la plante des pieds.

NELLY : Véra ?

VLADIMIR : Je ne sais pas où elle est.

NELLY veut faire remarquer à Vladimir son lapsus, mais y renonce. Elle montre le voile : C'est une...

VLADIMIR : Une sorte d'amenuisement de la corne. Mes pieds ne me portent plus fermement. La station debout et la marche sont très douloureuses.

Il montre en position assise avec quelle précaution il lui faut poser le pied.

NELLY s'appuie sur le canapé et regarde Vladimir : Je me demande si la corne, c'est vraiment ce qu'il y a de mieux pour la plante des pieds.

VLADIMIR : Quoi d'autre ?

NELLY : Le cuir. La feutrine. L'amiante.

VLADIMIR : Et des fers à cheval, peut-être ? (Il montre comment il s'y prendrait pour marcher avec des fers à cheval.) Allons donc. Il faudrait que, par nature, tout homme fasse toujours ce qui lui convient, ce qui est le mieux pour sa santé naturelle.

NELLY : Une vie sans souffrances, muette. Tout va bien.

VLADIMIR : Pas d'explications. (Il désigne l'arrière.) Un voilage. On dit que tu l'aurais commandé. Avant la détention préventive.

NELLY : Moi ? Certainement pas. Et ce n'est pas un voilage ordinaire. C'est un véritable voile de mariée.

VLADIMIR se retourne : Rien pour l'hiver. (Nelly, en enlevant son man-

teau, renverse un vase contenant des lis qui était posé sur une marche de l'escalier. Le vase se brise. Vladimir se précipite sur les lieux de l'accident et trempe ses mains dans l'eau qui se répand. Il porte ses mains à son visage et lave le sang.) Ah, l'eau est chaude. La chaleur des l. s.

Il enlève son manteau.

NELLY : Vladimir, je t'aime.

Elle va vers le canapé et s'assoit.

VLADIMIR s'assoit sur les marches devant la baie vitrée : Comment est-ce déjà ? J'ai perdu l'enchaînement.

NELLY, comme si elle se répétait : Voilà. On me soupçonne d'avoir assassiné le chimiste Gustav Mann. (Elle rit doucement.) On m'arrête, on m'enferme. Les frères Spaak déposent une caution, ils me font sortir. Et me reviennent là sur pied, en liberté. (Elle tambourine sur le sol de la pointe des pieds.) Eh oui, c'est une liberté à crédit et révocable. Mais qu'est-ce que ça fait ?

VLADIMIR répond spontanément : Rien.

NELLY se tourne à demi vers lui : Comment ?

VLADIMIR, comme s'il n'avait rien dit : Rien.

NELLY : Notre si vilain crime. Tout cela c'est du passé. Mais nous commençons seulement à le sentir. Il en est resté un petit tiraillement nerveux au-dessus de l'oeil gauche. Non ?

VLADIMIR : Prends garde, Nelly. Tes sourcils sont minces à se déchirer.

NELLY : Bientôt il me tombera des yeux comme des écailles. Alors je saurai si, homicide, je ne vis pas avec plus de prudence et si je ne peux pas aimer avec plus d'amour qu'avant. Tu te rappelles ? Quand nous avons fait connaissance. Tu voulais à tout prix que nous cambriolions le magasin de ton père. Il nous faut nous rendre malheureux, disais-tu, alors nous serons vraiment à la merci l'un de l'autre. A l'époque.

VLADIMIR : Arrête. Je ne peux pas supporter ces formes de déperdition : "tu voulais", "tu disais", "à l'époque". Cela me fait mal dans la tête. Je ne garde rien en moi. Un oubli furieux, dont il ne faut pas me parler. Je crois qu'avec mon travail, avec les poissons, je suis allé à ma perte, à la déconfiture. Comme on dit, je crois. Par exemple : comment s'appelle la brume matinale qui s'élève de la forêt vierge humide ? Et d'autre part, comment s'appellent ces nappes de vapeurs au-dessus de la rivière chaude ? Le mot pertinent. Je ne le sais pas, je ne le sais pas.

NELLY sourit. Elle se lève, prend son manteau sur son bras et va chercher une chaise près de la table de salle à manger. Elle l'apporte près de Vladimir et s'y assoit. Elle regarde Vladimir en face. Elle cite de mémoire : "J'ai oublié le mot / que je voulais dire / et l'idée s'en retourne, incorporelle, au palais somptueux des ombres".

VLADIMIR : Quel est ce vers ?

NELLY se balance sur la chaise ; parlant comme si elle citait : Tu es l'écolière stupide et studieuse, qui après un temps d'études bien trop long oublie et confond de nouveau tout.

VLADIMIR s'approche latéralement de Nelly en train de se balancer sur la chaise ; il parle sans vouloir parler : Ne me reconnais-tu pas ? Je viens à toi en époux consciencieux. Il faut que je te raconte dans quel état effroyable j'ai trouvé ton amant.

NELLY sourit ; parlant comme si elle citait : Le bonnet retomba dans son dos. La fibrillation cardiaque s'enclencha, puis la mort soudaine. Si

soudaine que pas même une fraction de seconde il ne s'aperçoit qu'il meurt

VLADIMIR est pris d'effroi. Il veut casser violemment cette inquiétante compulsion verbale. Il donne un coup dans la chaise. Nelly tombe à la renverse par terre avec la chaise. Elle pousse un cri : Ça suffit, Nelly ! Tout cela nous l'avons déjà dit une fois.

NELLY est accroupie par terre : Phrase pour phrase. Après que tu aies dit : un oubli furieux, dont il ne faut pas me parler, nous n'avons plus choisi un seul mot librement. Une conversation qui a eu lieu un jour après la mort de Gustav. Ça ne marchera pas. Si tu ne veux pas te souvenir, eh bien, on t'en fera souvenir.

VLADIMIR, furieux, donne plusieurs coups de pied dans la chaise : Je souhaiterais que tu restes étendue par terre, les hanches paralysées, ou épileptique pour toujours. (Nelly rampe vers le guéridon et saisit le revolver parmi les débris de verre. Vladimir la regarde faire et court, aussitôt vite qu'il peut, sur la pointe des pieds, vers le lit, où il se cache. Nelly regarde tristement le revolver. Elle cherche Vladimir des yeux. Elle glisse le revolver dans la poche de son manteau. Elle se met le manteau sur les épaules. Elle reste accroupie par terre. Quelque temps après, Vladimir sort de derrière le lit. Il va droit à Nelly, puis s'arrête et passe à côté d'elle, avec difficulté - comme s'il marchait "sur des charbons ardents". Il monte l'escalier qui conduit à son lieu de travail. Il reprend son travail sur les poissons : il laisse tomber dans l'aquarium quelques hosties avec des traces rouges de bactéries. Il observe à la loupe le comportement des poissons. Il prend des notes. Tout est silencieux. Soudain la pendule sonne bruyamment. Aussitôt, Nelly pousse un cri de douleur. Vladimir se tourne vers Nelly. Il fixe sa bouche grande ouverte. Une expression d'effroi tombe sur son visage. Il se lève, se bouche les oreilles et crie :) Ferme la bouche, vite ! Il en sort un animal noir ! (Nelly plaqué spontanément les mains sur sa bouche, s'étrangle. Vladimir se détend, se rassérène. Il met ses mains à ses hanches et rit.) Enfin. Maintenant tu peux commencer. Que voulais-tu dire ?

Le noir se fait.

I, 2

La chambre a été remise en ordre. Un déjeuner est préparé sur la table de salle à manger. Vladimir et Nelly sont assis l'un en face de l'autre à la longue table. Une lumière hivernale tombe par la baie vitrée. Mais la table se trouve dans l'ombre. Vladimir a un livre à la main, il en lit un passage à voix haute.

VLADIMIR, à voix haute : "2 novembre. Ce matin, pour la première fois depuis longtemps, à nouveau la joie à la représentation d'un couteau tourné dans mon coeur." (Par-dessus le livre, il regarde Nelly.) Oui, n'est-il pas injuste que l'assassiné ne survive pas à la surprise de l'égorgement ? Il est frustré à tous points de vue. (Il mange.) Jamais il ne lui sera permis de se souvenir. Jamais il ne trouvera d'occasion de mettre en mots la véritable aventure de sa vie.

Il mange.

NELLY : Mais que pourrait-il raconter ? (Elle mange.) Ses mots ne seraient jamais que de lointains renvois à sa prodigieuse expérience.

VLADIMIR : Possible. (Il mange.) La misère de la survie pourrait même faire de lui un vulgaire vantard, un hâbleur. Sans cesse il se sentirait tenu de raconter une histoire lisse, compacte, devenue tout à fait étrangère à lui-même. Mais cela ne serait-il pas aussi une expression véritable

de son indicible savoir ?

Il mange.

NELLY : Et moi ? (Elle mange.) N'est-ce pas à sa propre vie après la mort que la victime condamne son assassin ?

VLADIMIR : Aucune raison de se plaindre. (Il mange.) Je le maintiens : l'assassiné est dépouillé de tout. Certes, l'instant de surprise mortelle par lequel sa vie s'achève lui appartient à lui seul. (Il mange.) Mais n'est-ce pas toi qui possèdes le vocabulaire altier du plan, de l'imagination et de l'anticipation ? Alors qu'il reste, lui, muet et dépossédé comme un objet. (Il mange et boit.) Ecoute. (Il continue sa lecture à haute voix "L'endroit le plus propice pour l'égorgeement semble se situer entre le cou et le menton." (Il palpe l'endroit.) "Soulever le menton et enfoncer le couteau dans les muscles tendus. Vraisemblablement cet endroit n'est propice que dans l'imagination. On s'attend à y voir une grandiose effusion de sang et à déchirer tout un treillis de tendons et de cartilages, semblable à celui qu'on trouve dans les cuisses de dinde roties."

Il met le livre de côté, mange et boit de nouveau.

NELLY, impassible et avec insistance : Gustav a exigé que je te quitte et que je n'aime plus que lui. J'ai besoin de toi, mais j'ai eu besoin aussi un certain temps, de Gustav. Un jour je me suis rendu compte qu'il était prêt à m'attacher à lui par la violence, ou bien à te détacher de moi par la violence. Il fallait donc que je me décide. (Elle mange.) Voilà ce qu'il en est.

VLADIMIR se lève, agité : Non, je ne me présente pas comme témoin, jamais je ne déposerai publiquement. J'aime mieux me laisser torturer plutôt que de m'expliquer en public.

NELLY : Oh, le procès ne me fait pas peur. Les avocats sont très optimistes. Et de lourdes charges pèsent sur le mort.

VLADIMIR : Je ne comprends pas grand-chose, je ne veux pas souffrir. (Il retombe sur sa chaise.) Qu'est-ce qu'on peut dire de plus ?

NELLY : Une rougeur fugitive sur ton cou ?

VLADIMIR repousse le couvert et se penche sur la table, fatigué. Il écarte les coudes et de ce fait la couture de son veston serré se déchire, sans qu'il s'en aperçoive. La doublure blanche apparaît : Tout comprendre, tout pardonner. Beaucoup d'argent, beaucoup d'honneurs. Riche et raisonnable, non, ça ne va pas ensemble.

NELLY : Je ne me trompe pas : tu ne peux presque plus parler. (Elle va vers Vladimir et lui caresse la tête. Elle débarrasse les couverts et les pose sur une table roulante. Elle emmène bruyamment la table roulante vers le fond. Elle revient aussitôt. A présent elle marche gravement et sans bruit, la tête baissée. Elle monte au lieu de travail de Vladimir et s'assoit dans la chaise longue. Par-dessus la petite balustrade, elle regarde Vladimir.) Vladimir. C'est fini. Nous sommes de nouveau seuls. Utilisons seulement les mots qui nous appartiennent, à nous deux.

VLADIMIR se redresse. Il parle maintenant d'une voix totalement déguisée. Pas seulement dans un ton plus aigu ou plus bas, mais aussi avec les particularités innées de la façon de parler d'un autre homme, par exemple en avançant la mâchoire inférieure ou comme s'il avait "une boule dans la gorge" etc. Vladimir se met discrètement en scène, lui-même et son discours devant Nelly. Nelly se comporte en spectatrice attentive.) Tout, tout fait aujourd'hui sur moi une impression bouleversante. Aujourd'hui est-il un seul jour ou deux à la fois ? Oui. Ne suis-je pas - bien que calmement assis là - la proie d'une meute de sensations et de tournures sauvages ? Oui. Quand je repense à ces dernières semaines que j'ai dû passer sans

Nelly. Alors que j'étais plongé dans une profonde hébétude et que ma vigilance se dégradait et menaçait de s'évanouir totalement. Oui. Naturellement cela recommença par un affaiblissement soudain de ma vue. Est-ce que cette fois la rétine se décollait ou même se déchirait ? Inquiet je courus, le long des contours menaçants, et me procurai bientôt une paire de bonnes et solides lunettes. Oui.

Vladimir porte la main à la poche intérieure de son veston, se lève et sort un étui en cuir. Il le montre à Nelly. Il veut en retirer les lunettes mais, brisées en mille morceaux, broyées, elles ruissellent hors de leur gaine, à travers ses doigts, sur le sol. Il est stupéfait et désespéré comme un clown.

NELLY rit et applaudit, enthousiasmée : Tu as renversé ton collyre, gro malin.

VLADIMIR regarde Nelly sévèrement, ne se laisse pas troubler : Avec ces lunettes (il tient l'étui devant ses yeux) je pouvais enfin relire mes chères histoires argentines, dans lesquelles on regarde comme dans un miroir noir. Et constamment il te faut t'attendre à y apparaître toi-même, à y être appelé par ton nom, en personne, et à y être mêlé à quelque méchant secret. Oui. Je suis assis sur la véranda, enveloppé dans des couvertures, et je lis scrupuleusement. Lorsque pour me détendre je regarde au loin par dessus le muret du jardin, je vois là-bas un homme marcher dans la rue. Ou. Mais à peine mon oeil l'a-t-il accroché qu'il tombe comme une masse. Je suis effrayé et je reviens au livre avec angoisse. Mais là - à mon plus grand désarroi - je lis juste ce qui à l'instant m'arrive réellement. (Il cite, prend l'étui comme si c'était la page du livre, et suit les lignes du doigt "Aussitôt je m'imaginai que j'avais des yeux de basilic. Au comble de l'angoisse, je cours en tous sens et je jette, par hasard, un coup d'oeil dans le miroir : et parce qu'il me vient à l'esprit que j'ai des yeux de basilic c'est exactement comme si je volais en éclats devant moi-même..." Oui. (Il reprend une façon de parler non déguisée;) N'est-ce-pas, Nelly, tu avais fait irruption dans ma raison et tu m'obligeais à voir avec les yeux d'un assassin.

NELLY tressaille : Qu'est-ce qui te prend ? Tu mens. Je n'y suis pour rien. Tu as tué. Tu as le mauvais oeil.

VLADIMIR, à voix basse : Mais tu as pourtant aimé Gustav. Tu l'as tué par désespoir d'amour.

NELLY : Qu'en sais-tu ! Ce que j'ai fait était la contrefaçon bâclée d'un crime. L'original est accroché dans ta tête, Vladimir.

VLADIMIR s'accroupit sur la chaise, le dos tourné à Nelly : Je ne suis pas coupable. Tu me diffames.

NELLY lève la tête, prête l'oreille : De quoi parlons-nous au juste ?

VLADIMIR : Je ne le sais pas. Je réagis seulement, je t'imite.

NELLY remarque la déchirure du veston de Vladimir : Ton veston a éclaté

VLADIMIR : Je n'ai rien entendu.

NELLY : Eh bien, touche.

VLADIMIR touche dans son dos : Non. Je ne sens rien.

NELLY : Tu as des mains de bois ?

VLADIMIR regarde ses mains, se passe la main droite sur le front : Non.

NELLY : Enlève ton veston, tu verras.

VLADIMIR : Non.

NELLY : Une fois de plus tu ne veux pas que ce soit vrai.

VLADIMIR : Si. Aussi vrai que possible.

NELLY : Pourquoi n'enlèves-tu pas ton veston ?

VLADIMIR : Enlever mon veston maintenant ne s'accorde pas avec mon humeur.

NELLY : Quelle humeur ?

VLADIMIR : Une humeur amoureuse.

NELLY, prudemment : Quelque chose de tangible ?

VLADIMIR hausse les épaules : Froid, calme et incessant. Cela se perçoit comme une loi de la nature.

NELLY : Comme s'il n'arrivait plus rien de nouveau. Comme si une fin était atteinte.

VLADIMIR : Oui. La fin infinie de toutes les controverses et interrogations.

NELLY, après un temps : Je voudrais être près de toi, Vladimir.

VLADIMIR : Viens avec moi. Vite. Nous descendons dans les profondeurs, dans la plaine claire et froide sous nos pieds. Un éternel après-midi de janvier. Ici, tu peux tout oublier. Nous ne savons quelque chose qu'aussi longtemps que nous le vivons ensemble. Et ce qui se passe autour de nous, nous l'observons et le provoquons nous-mêmes en même temps. Sens-tu à présent ce que ça veut dire de ne plus devoir chercher une issue ? Ne plus lire, ne plus porter de jugements, ne pas s'intéresser plus longtemps à ce qui est nouveau et inconnu ? Nous allons plonger notre regard dans nos visages familiers et nous encourager. Et ce que je dis et les mouvements de mon visage ne seront qu'un écho et un reflet de tes paroles et de tes expressions. Il n'en ira pas autrement pour toi. Oh, parler m'est si facile, c'est ce qu'il y a de plus facile. Quand nous parlons ainsi ensemble, me voilà déjà presque orateur. Je me sens tellement sûr de moi et plein d'entrain.

NELLY : Viens près de moi. Je veux te toucher. (Vladimir arrache la nappe de la table et la noue très rapidement autour de sa cage thoracique. Maintenant la déchirure de sa veste est cachée. Il s'incline devant Nelly et court la rejoindre, un peu sot et éméché. Il se couche sur la chaise longue, sa tête sur le ventre de Nelly, et s'endort immédiatement. Nelly promène ses mains sur son corps. Elle dénoue la nappe et la retire. Elle commence prudemment à toucher Vladimir en quelques endroits du corps. Soudain elle s'angoisse qu'elle ne touche pas la chair habituelle d'un corps humain. Elle l'époussette de plus en plus fort. Elle tape en quelques endroits du corps. Elle frappe du poing en quelques endroits du corps. A l'oreille, cela semble inanimé, comme si elle frappait sur du cuir. Par mesure de précaution, elle examine ses mains.) Est-ce ta peau de nuit, toute en cuir ? Fais-tu le mort ? (Elle se lève et étend la nappe sur Vladimir.) Non, pas ça, Vladimir. Je deviens folle si je ne peux pas te sentir. (Elle descend lentement, avec angoisse, les marches de l'escalier. A voix très basse :) Au secours. Au secours. (Elle se retourne et regarde en arrière vers la chaise longue. Vladimir a disparu. Sur la chaise longue il n'y a plus que la nappe froissée. Elle monte les escaliers en toute hâte et arrache la nappe. Personne n'est étendu là. Elle pousse un cri. Elle s'enfonce les deux index dans les yeux. Voyez donc, mes yeux, voyez droit ! (Nelly frappe des deux poings sur la chaise longue. Elle presse les deux paumes de ses mains l'une contre l'autre. Sentez donc, mes mains, sentez ! (Nelly tombe à genoux et bascule en avant sur la chaise longue. Quelque temps après, Vladimir, venant du dehors, entre par la porte de la véranda, il a un nouveau veston. Il porte dans la main gauche un vase et dans la droite des lis fraîchement coupés. Il parle d'un ton aimable et assuré. Nelly sursaute, effrayée.) Vladimir ?)

VLADIMIR : Tu as bien dormi, Nelly ?

NELLY : Je n'ai pas - aurais-je donc dormi ?

**VLADIMIR** : Avant que j'aille dans la serre, tu étais étendue là-bas, sur ma chaise longue, et tu dormais profondément.

**NELLY** descend l'escalier en courant, va vers Vladimir ; insistante : Pas moi. Il y a un instant, toi tu étais étendu sur la chaise longue et tu dormais profondément.

**VLADIMIR** soupire et rit : Voilà. Quand deux êtres s'aiment tendrement il arrive qu'ils se confondent l'un l'autre.

**NELLY** retire le veston des épaules de Vladimir, ouvre violemment sa chemise. On voit que Vladimir porte une cuirasse de cuir brune : C'est bien ça la peau de cuir.

**VLADIMIR** parle, avec toujours à la main le vase et les fleurs. Il est un peu irrité et gêné : Pourquoi pas ? Faut-il, si je sors de la maison, qu'un marin ivre de sang me poignarde ?

**NELLY** : Il y a quelques minutes j'ai frappé de mes deux poings sur ta poitrine de cuir. Tu le sais bien ?

**VLADIMIR** : Maintenant je comprends notre malentendu. C'était après le repas, tu voulais me toucher, mais je me suis tout de suite endormi profondément. N'est-ce pas ?

**NELLY** : Oui, oui, oui.

**VLADIMIR** : Mais c'était hier, Nelly, et non aujourd'hui.

**NELLY** : Hier ? Il y a trois minutes, c'était hier ? Serais-je tombée hors du temps ?

**VLADIMIR** : Tu es un peu crispée, tu auras fait un mauvais rêve. Et la prison continue de peser. Là-bas. chaque jour ressemble aux autres.

**NELLY** : Tu veux dire que ce n'est pas (elle se frappe à la tête) la folie

**VLADIMIR** se détourne et, tout en parlant, s'en va au fond vers la galerie. Nelly le suit, comme attirée : Ce n'est pas la folie. Maintenant que tu es de nouveau libre, il te faut, à chaque seconde que tu vis, faire soigneusement attention à toi. Si par hasard tu t'oublies, il se peut que soudain s'écoule un long temps, beaucoup plus long que celui dont tu aurais conscience. Et alors tu serais vite toute vieille et laide.

**NELLY** : Oui, Vladimir. Je fais attention.

Ils sortent par la galerie. On entend un certain temps résonner leurs pas.

Le noir se fait.

I, 3

Vladimir est étendu sur sa chaise longue et dort. Véra, sur la pointe des pieds, arrive par la galerie. Elle porte, gonflé en un grand tas désordonné, le voile dont un échantillon est suspendu au rideau de la fenêtre de la véranda. La montagne de voile cache son buste et son visage. On ne peut pas la reconnaître, jusqu'à ce qu'elle ait déposé son chargement sur le canapé. Elle s'approche de Vladimir avec prudence et s'assure qu'il dort profondément. Puis elle fait un signe de main vers l'arrière et Nelly la rejoint. Les femmes s'affairent autour du tissu, le déploient, le mesurent et vont le découper.

**NELLY** : Si seulement je savais qui nous a envoyé cette splendeur. Avec ça nous pourrions voiler deux douzaines de mariées.

VERA : Et si c'était Monsieur lui-même ?

NELLY : Vladimir ? Il a prétendu que j'avais commandé cette chose.

VERA s'assoit sur le dossier du canapé et sanglote : On le comprend si mal. On ne sait pas au juste ce qu'il veut. Je me fais l'effet d'être la plus bête des souillons. Je me fais l'effet d'être l'éléphant dans le magasin de porcelaines. Je ne trouve peut-être pas toujours le mot pertinent, mais mes sentiments ne sont tout de même pas de papier mâché. Je ne pèse pas mes mots au trébuchet, mais je ne veux pas non plus jouer la Marie-la-muette.

NELLY : Mais qu'avez-vous donc, Véra ? Il a été injuste avec vous ?

VERA : Il a fait semblant d'avoir la bouche cousue. Il a été comme un homme primitif. Pas un seul mot n'a franchi ses lèvres de tout le temps que vous étiez partie, Madame. Je suis quelqu'un de simple et franc. Comment m'y retrouver avec ces ridicules et vilains signes qu'il m'a lancés ?

NELLY : Quels signes ?

VERA : Soufflé par les naseaux, gratté le menton, écarté les doigts, relevé les pans de son habit, froncé les lèvres, roulé les yeux, sifflé et grondé - et chacun avait sa signification. Non, Madame, ce n'est pas le langage que nous autres pouvons comprendre et entendre.

NELLY : Si comme moi tu l'aimais, tu te réjouirais et tu serais heureuse de chacun de ses gestes magnifiques. Et toi, si tu l'aimes vraiment, tu sens comme il observe avec précaution chacun de tes regards, chaque réaction de tes nerfs et comme il comprend à coup sûr. Chacune de tes paroles tombe dans le filet serré de ses pensées et symboles et il l'amène avec prudence pour y nouer ce que tu as dit, ou bien l'éliminer et l'oublier.

VERA : Ah Madame, vous deux vous avez votre secret, mais nous autres, braves gens, nous sommes bien en peine. Si vous saviez à quelle exhibition il s'est livré. Et toujours, toujours la même horrible scène.

NELLY : Quelle exhibition, quelle scène ?

VERA : Il n'y a pas de mots pour dire ça. Il en a raconté sur vous à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Comment vous auriez assassiné chimiste. Comment vous vous y êtes prise, avec quelle minutie, quel silence, quelle cruauté !

NELLY : Ce n'est pas vrai. Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

VERA : Rien. Il a tout montré, quelle horreur. Sans un mot, tout à son obsession, comme un danseur. Et que le forfait aurait été exécuté consciencieusement selon un plan diabolique.

NELLY crie à l'adresse de Vladimir : Sale gueule de menteur. (Elle se ressaisit.) Eh bien c'est comme ça. L'imagination de Vladimir jaillit parfois de sa tête et saisit tous ses membres. Mais tu n'en as pas cru un seul mot, n'est-ce pas ?

VERA : Si un mot au moins était sorti de sa bouche, je l'aurais vigoureusement contredit.

NELLY : Tu l'as compris de travers. Tu n'entends rien à ses jeux. Il aura seulement voulu, à sa façon ridicule, te souhaiter le bonjour. Ou bien s'il a dansé, c'est qu'il voulait dire : Apporte-moi la pommade pour les pieds, tu vois que je ne peux pas me tenir debout fermement.

VLADIMIR, dans son sommeil : Laisse-moi donc, Jacob. Oui, laisse-moi, Jacob.

VERA : Il rêve de son père.

NELLY : Non, il ne rêve pas. Il combine quelque chose dans son sommeil. D'où sais-tu que son père s'appelle Jacob ?

VERA, un peu décontenancée : Eh bien. D'où est-ce que je le saurais. Il me l'a gesticulé. Comme tout le reste.

NELLY : Quoi d'autre encore ?

VERA : Que son père, Jacob, a un goître. (Un peu inhibée, elle imite le geste par lequel Vladimir le lui a manifestement communiqué.) Et qu'à cause de cela il a du mal à respirer. Et que sa mère (elle épèle selon l'alphabet des doigts) s'appelle Elisabeth et qu'elle va bientôt venir en visite.

Elle esquisse une femme d'un certain âge qui frappe à la porte après avoir posé deux lourdes valises.

NELLY : Tu en sais des choses. Te voilà devenue sa confidente.

VERA : Ne pensez pas mal de moi, Madame. En savoir beaucoup trop me met sens dessus dessous.

NELLY : Alors il nous faut voir comment tu t'en débarrasseras au plus vite. (Elle pose, d'un geste apparemment amical, sa main sur la nuque de Véra et la mène au travail.) Quand Elisabeth viendra, le beau rideau doit être accordé. D'ici là, tu auras tout oublié, n'est-ce pas ?

VERA se tient de façon qu'il lui soit possible de voir Vladimir se redresser sur sa chaise longue et se lever. D'un geste vif et machinal de sa main droite il montre Nelly et fait ensuite le geste d'étrangler. Il porte les deux mains à son cou et tire violemment la langue. La main de Nelly est toujours posée sur la nuque de Véra. Véra pousse un cri et se dégage vivement. Non. Pas ça. (Nelly, suivant les regards de Véra, se retourne rapidement et voit Vladimir tranquillement assis sur la chaise longue. Il rit aimablement et, de l'index de la main droite, lui fait signe de venir. Véra met ses deux mains devant son visage.) Pas ça.

NELLY s'avance vers Vladimir : Oui, Vladimir, je viens.

Le noir se fait. Rideau.

## II, 1

La même pièce. Les nouveaux rideaux ont été posés entre-temps. Vladimir est étendu sur la chaise longue et doré. Il porte une chemise de soie claire et un pantalon foncé, Nelly et les frères Spaak se tiennent devant la chaise longue et contemplent le dormeur. Les frères Spaak sont comme des jumeaux, habillés de la même façon, gris et maussades. En ce qui concerne leur allure physique, ils forment l'un avec l'autre un contraste comique certain. Il y a le grand maigre (Spaak 1) et le petit gros (Spaak 2). Tous deux portent un chapeau, ils ont une petite mallette plate, en cuir, avec une double poignée que l'un tient de la main droite, l'autre de la main gauche.

NELLY : Non, il ne rêve pas. Quand il dort, il se repose de ses rêves.

Spaak 2 acquiesce, compréhensif. Spaak 1, incompréhensif, secoue la tête. Ils descendent l'escalier et s'assoient côte à côte sur le canapé. Ils enlèvent leurs chapeaux et les posent à côté d'eux sur le canapé. Durant la conversation ils prennent soin l'un de l'autre avec une sollicitude inquiète. Spaak 1, les fesses sur le rebord du canapé, se balance, et de temps à autre brusquement, regarde son frère au visage. Spaak 2 se jette souvent, rageur de tout son poids sur le dossier du canapé, s'essuie le visage de la main, se jette en avant pour cueillir un cheveu, une poussière sur la veste de son frère, pour lui lisser les pans de son habit, etc. Nelly, de mauvaise humeur, nerveuse, marche de long en large.

SPAAK 2 : Nous trouverons un moyen.

SPAAK 1 : Nous trouverons un moyen d'arriver à nos fins.

NELLY : Vous hasardez ce chantage infâme ?

SPAAK 1 : Oui.

SPAAK 2 : Oui et non. (Il regarde autour de lui.) Le scandale guette à toutes les fissures de porte. Notre risque coupe le souffle.

SPAAK 1 bondit, montre Vladimir : Ce somnambule débonnaire nous trahira tous. A cause de lui nous finirons tous au bague. Sa place est dans une exécution. Loin d'ici, au pays noir.

NELLY : J'ai hasardé ma vie, j'ai risqué le orime noir pour que l'entreprise pharmaceutique "Frères Spaak & Co" entre en possession d'un médicament révolutionnaire.

SPAAK 1 pousse un hurlement : Aïe ! Aïe ! Aïe !

SPAAK 2 prend la mallette et en sort des papiers ; pâle et tremblant : Dans les documents que vous avez si aimablement dérobés guette la folie noire.

SPAAK 1 : Et tout ça pour rien. Nous en sommes pour nos frais.

SPAAK 2 : Nos chimistes ont procédé à une analyse. Sine ira et studio.

SPAAK 1 : La préparation pour les poumons de feu le docteur Mann est mortelle.

NELLY se précipite sur les papiers : Que me chantez-vous là ?

SPAAK 1 : Certes, elle attaque efficacement le bacille noir -

SPAAK 2 : - mais du même coup le coeur explose, la circulation quitte son rail.

NELLY : Gustav a consacré sa vie à l'étude de ce remède.

SPAAK 1 regarde Spaak 2 : Incroyable. On aurait pu s'attendre à ce qu'il ait une connaissance sans lacunes des effets secondaires néfastes.

SPAAK 2 : Nelly, vous avez épargné à cet aventurier une déception mortelle.

NELLY : Crétin.

SPAAK 1 montre Spaak 2 du pouce : Il a raison, vous le savez.

SPAAK 2 : En effet. Car le...

SPAAK 1 pose une main sur le genou de Spaak 2 ; brièvement, une plaisanterie ratée : En effet, Karl.

SPAAK 2, imperturbable : Car en effet le docteur Mann souffrait d'auto-illusion tenace.

SPAAK 1 : Ne voulait-il pas fonder sa propre entreprise sur son remède désastreux ? Le crétin.

SPAAK 2 : Et tout ça pour rien. A vous couper le souffle.

NELLY, dans un éclat de colère : Et qu'est-ce que je sais de vous, vermines ?

SPAAK 2 : Et quelle garantie nous offrez-vous, vous et votre honneur vermines ?

SPAAK 1 : La caution et les frais d'avocat nous pèsent, mais...

SPAAK 2 : Ce qui nous accable encore plus, ce sont les pré-investissements pour le lancement de la préparation "Mann".

NELLY : Et moi seule devrais payer pour la déception ?

SPAAK 1 : Tout est à notre charge. Nous veillerons à ce que vous puissiez vous retirer de nos affaires à votre avantage et discrètement.

SPAAK 2 : Vous nous vendez vos parts...

SPAAK 1 : Et en Alsace une belle petite usine vous attend - des tisanes d'herbes médicinales pour le coeur et la circulation - que vous pouvez prendre tout de suite avec votre capital en liquide.

SPAAK 2 : Tout est préparé sans aucune faille.

Il sort à nouveau des papiers de la mallette.

NELLY : Tant que j'aurai ma raison, je garderai en main les parts que j'ai héritées de mon père. Maintenant, ça suffit.

SPAAK 1 : Revenez donc à la raison. Même si l'affaire Mann avait conduit au succès escompté, il aurait tout de même fallu nous séparer, d'une manière ou d'une autre.

SPAAK 2 : Pouvez-vous vous imaginer que l'entreprise que nous dirigeons

SPAAK 1 : En toute responsabilité à l'égard de nos semblables, malades souffrants...

SPAAK 2 : Qu'elle tremperait dans un demi-jour criminel ?

NELLY frappe le sol du pied, se met le bras devant les yeux : Noire race. Araignées. Je ne veux plus vous voir. Je ne vous céderai pas d'un pas. (Elle enlève une chaussure et la jette sur les frères Spaak.) Vladimir. (Elle court vers lui et le réveille en le secouant.) Viens avec moi. Nous sortons. La peste nous rend visite.

Elle n'attend pas Vladimir. Elle sort précipitamment par la galerie. On entend qu'elle n'a aux pieds qu'une chaussure. Vladimir se réveille et s'assoit. Il aperçoit les frères Spaak qui, un peu intimidés, se sont rapprochés sur le canapé. Vladimir inspire profondément, pousse un cri semblable au hlement d'un chien. Puis il observe les frères Spaak un certain temps, avec calme.

SPAAK 2 chuchote à Spaak 1 : Nous ne devons pas la quitter d'une semelle.

VLADIMIR : Que vient faire le pied de Nelly dans vos mains ?

SPAAK 1 sent soudain la chaussure dans sa main. Il la passe rapidement à Spaak 2. Spaak 2 presse tendrement la chaussure contre sa joue. Là-dessus Spaak 1 lui reprend la chaussure et la pose à terre : Cette chaussure, c'est au pied de Nelly qu'elle doit être. C'est un fait.

SPAAK 2 a trouvé une échappatoire : Notre chère et sainte Nelly a abandonné cette chaussure, parce que nous lui avons demandé une petite relique

VLADIMIR, offusqué : Oh !

SPAAK 1 s'écarte immédiatement de Spaak 2 et se tourne vers Vladimir. Spaak 2 adopte une attitude détendue, indépendante. Il croise les jambes et joint ses mains derrière sa nuque. S'excusant : Parfois on ne parvient pas à s'exprimer.

SPAAK 2 sourit : Si, si. Elle l'a fait glisser et en a sorti son pied

VLADIMIR menace Spaak 2 : Ecoute ! Sois enfin raisonnable. Une fois pour toutes : la chaussure se trouve là, parce que Nelly va passer, pour y glisser son pied gauche.

SPAAK 1 : Très juste.

Spaak 2 ricane avec insolence et balance celle de ses jambes qui est croisée sur l'autre.

VLADIMIR ouvre à l'improviste une discussion spécifique : Un officier supérieur m'a écrit récemment qu'en aucun cas nous ne soutiendrons militairement les Boers. Qu'en pensez-vous ?

SPAAK 1 : Triste, mais correct. Toute l'Europe regarde sans réagir les Anglais commettre un pur et simple crime crapuleux à l'encontre de nos courageux chercheurs d'or.

SPAAK 2, comme s'il participait à un débat politique : Non, non. On ne peut pas exprimer cela ainsi. Ce ne sont que des tournures de phrases, des opinions personnelles. Examinons donc plutôt la réalité. Nous "Frères Spaak & Co" livrons à l'armée anglaise, et à la tonne, des insecticides et des laxatifs.

Ni Spaak 1 ni Vladimir ne prêtent attention à Spaak 2.

VLADIMIR : N'est-ce pas, jamais un général russe ne pourrait conduire une armée anglaise de ce genre ?

SPAAK 1 : Jamais. Pas plus qu'un pasteur luthérien ne pourrait conduire une caravane de pèlerins pour Lourdes.

SPAAK 2, vexé : Mensonge, mensonge. J'ai moi-même rencontré à Londres un russe de naissance qui combat maintenant les Boers. Peut-être pas un général, mais tout de même un officier supérieur. Il s'appelait Léonid Marvensky ou Marvinsky. En tout cas, avec un upsilon anglais à la fin de son nom russe.

SPAAK 1, à Vladimir : Soit. Le commerce pharmaceutique est tout de même une bénédiction. Précisément là où il accompagne les entreprises guerrières, dans les pays noirs. Songez seulement combien de splendides grands capitaines de l'histoire ont dû sacrifier tout à trac gloire et victoire à une fièvre maligne. Alors qu'aujourd'hui...

VLADIMIR : Permettez-moi de vous contredire sur-le-champ. A mon sens, il n'y a pas d'ivresse plus lumineuse que le rêve lourd de la fièvre. Quand donc, sinon en cet état de surexcitation et en même temps d'extrême absence de volonté, le cerveau se trouve-t-il inondé d'une pareille abondance de symboles rayonnants, de pensées énigmatiques et de voix jamais entendues ? Et qui, sinon le fiévreux, vit dans les instants du plus grand danger corporel le calme du lumineux enthousiasme, l'indifférence protectrice où il s'abandonne à tout ce qui, à l'intérieur ou de l'extérieur, l'atteint

ou pourrait l'atteindre ? Alors, à la tendre frontière de toutes les frontières, souvent à chaque pas de rêve, le malade dépasse de deux pieds sa propre mort. Il se voit et même se reconnaît dans cette vieille image de l'éternel flâneur qui, à l'heure de midi, se promène sur les rives de son cerveau et se divertit. Depuis bien longtemps je préfère le rêve lourd de la fièvre à tous les autres paradis artificiels. Car il fond plus puissamment sur moi et mon corps et nous laisse plus tard tous deux comme régénérés.

SPAANK 2, vexé : Cher monsieur, comment pouvez-vous discourir avec un tel égocentrisme ? Une lourde fièvre peut faire tout perdre à un combattant, à tout homme qui a une mission de combat à remplir, son honneur et sa vie. (Il chuchote à Spaak 1 :) Et toi... pourquoi te laisses-tu entraîner à ce bavardage non pharmaceutique ? N'avions-nous pas un projet plus important pour cette marmotte capricieuse ?

SPAANK 1 se tourne lentement vers Spaak 2 : Espèce d'éléphant dingo. Tu me piétines les nerfs.

Spaak 1 attrape Spaak 2 à la taille et lui sort la chemise du pantalon.

VLADIMIR, comme si on lui avait donné la réplique : Avant que ça ne commence, je sens comme les nerfs se tendent. Ils frémissent et cliquettent comme des fils téléphoniques quand il gèle. Mais les yeux menacent de se déverser, ils se liquéfient en deux gouttes claires qui gonflent et s'écoulent pour toujours, le long des joues froides... et derrière, il reste deux cavernes galeuses. Deux trous de pisse dans la neige.

SPAANK 2 : Répugnant.

Il sort un mouchoir de son pantalon et se mouche bruyamment. Puis il s'accoude sur le dossier du canapé et se met la tête sur la paume de la main.

SPAANK 1, à Vladimir : Notre remède...

VLADIMIR, revêché : Allons donc. (Spaak 1 se tait immédiatement et laisse tomber son menton sur sa poitrine.) Et quand la grande guerre noire éclate que ferez-vous alors ? Taisez-vous donc. (Vladimir se lève et s'assoit à son bureau devant l'aquarium. Il met de l'ordre dans ses notes. Nelly entre, en tenue de sortie. Elle va vite jusqu'à sa chaussure, où elle glisse adroitement son pied. Puis elle continue plus lentement, vient derrière le canapé Vladimir, sans lever les yeux de ses papiers :) Nelly ?

NELLY : Oui, Vladimir.

VLADIMIR se tourne vers Nelly, sourit : "Que tous ses pas étaient des sentiments". (1) A l'oreille, c'est comme s'il te fallait me communiquer d'urgence quelque chose.

NELLY fait quelques pas vers Vladimir ; doucement : Pas maintenant. S'il te plaît. Je ne sais pas où j'ai la tête. Je ne sais ni le dedans ni le dehors.

VLADIMIR, avec une impassibilité exagérée : Mais dans le monde raisonnable il n'y a pas un seul lieu où tu ne sois ni dedans ni dehors - par rapport à tous les autres lieux du monde raisonnable. Où donc te trouves-tu ?

NELLY, agitée : Quelqu'un t'a-t-il déjà dit (elle imite sans qu'on puisse se s'y méprendre la façon de parler de Spaak 1) : "Bien entendu, nous aurons égard à vos sentiments personnels, même si nous-mêmes nous ne connaissons aucun sentiment personnel."

(1) En français dans le texte.

Nelly enlève chapeau et manteau et les laisse tomber à terre. Spaak 1 tressaille quand Nelly l'imite. Il se lève d'un bond au moment où le manteau de Nelly tombe à terre.

SPAAK 1 essaie d'être arrogant, mais il est trop agité : Une promenade vespérale avec une seule chaussure ? N'est-ce pas un peu osé ?

VLADIMIR se lève d'un bond et crie : Impertinent profiteur de guerre ! C'est vous le détective ici, ou c'est moi ?

SPAAK 2, agité lui aussi, se lève d'un bond et crie : Tais-toi, lavette parfumée, sinon on va te faire taire.

NELLY, à voix forte et sévère : Arrêtez. Maintenant vous allez être dans le noir.

Elle se jette de tout le poids de son corps contre le dossier du canapé et projette le siège dans le jarret des Spaak debout, de sorte qu'involontairement ils tombent en arrière sur les coussins. Cela se passe en un éclair : Nelly attrape son manteau sur le sol, en sort le revolver, jette le manteau sur la tête des deux Spaak, de sorte qu'ils ne voient plus rien et tire à la suite trois coups de feu. Ils atteignent tous trois l'aquarium. Les deux Spaak poussent un cri comme s'ils se sentaient atteints. Leurs mains se cramponnent au canapé. Un bref cri étonné de Vladimir qui, immédiatement, de ses deux mains, bouche les trous de l'aquarium. Ensuite, quelques secondes plus tard, encore un cri, de Vera, qui entre en courant et saisit d'un coup d'oeil ce qui s'est passé.

VERA : Mais vous n'avez donc pas de coeur pour les poissons ? Ils vont mourir d'asphyxie. Pauvre monsieur Vladimir. Je vais chercher un seau d'eau pour les premiers secours.

VLADIMIR retire ses mains des trous et laisse jaillir l'eau. Il prend ses papiers sur le bureau et descend l'escalier : Laisse, Nelly. On ne peut plus rien pour les poissons. J'ai mené mes expériences à terme. Les animaux sont tous malades à mourir. Messieurs les fabricants. J'en appelle à votre curiosité scientifique. (Les frères Spaak émergent de dessous le manteau de Nelly.) Vous devriez vous intéresser à mon travail sur les lésions des organes respiratoires des poissons d'eau douce. Certes, ce sont les recherches et observations d'un amateur ambitieux que je rapporte ici en détail. (Il remet son manuscrit à Spaak 1.) Pourtant cet écrit vous ouvrira les yeux. Au plan méthodique, il s'agit de recherches sur des agents bactériels pathogènes dans le corps des poissons. Mais au plan pratique, j'arrive à des résultats aussi stupéfiants que, par exemple, celui-ci : que de faibles traces d'ammoniaque, en clair quelques miettes de fromage, suffisent déjà à causer chez de jeunes poissons-comète des tumeurs malignes et des destructions de l'épithélium branchial. Oui. Vous demanderez alors : homme et poisson, comment cela se compare-t-il ? Messieurs, lisez cette étude, lisez-la. Mais réservez une attention toute particulière au chapitre consacré à ladite "Hostie Saignante". Les yeux vous en tomberont. Vous savez de quoi je parle.

SPAAK 1, apparemment intéressé, feuillette l'étude : Je le pressens, je peux me l'imaginer.

SPAAK 2, insatisfait : Vous parlez de l'arrière-plan pharmaceutique de la chose ?

NELLY, extrêmement énervée : Vera, s'il vous plaît, arrêtez l'eau immédiatement.

VERA va vers l'aquarium, reste plantée devant et danse désespérée d'un pied sur l'autre : Mais que faire ? Je ne sais comment m'y prendre.

Finalement Vera, comme Vladimir auparavant, met ses mains sur les trous.

SPAAK 1 : Cher monsieur Vladimir, je suis tout excité. (Vladimir, qui est réellement excité, s'assoit sur le canapé entre Spaak 1 et Spaak 2.)  
Laissez-moi vous parler franchement.

SPAAK 2, sèchement : Un petit groupe de notre unité de recherche est par la semaine dernière en expédition dans nos colonies des Indes Orientales. Ils cherchent dans les forêts vierges de Bornéo les matières de base d'anciennes essences.

SPAAK 1 : Toutes sortes d'experts sont en route. Mais nous n'avons pas pu dénicher de spécialiste des poissons, capable et avide de savoir. Et vous voilà assis là. Vladimir, il vous faut mettre à l'épreuve votre jeune talent dans la jungle. Allez, partez à Batavia !

Il met l'étude de côté.

NELLY : Vladimir. Spaak. Si vous ne vous taisez pas immédiatement...

VLADIMIR : Une expédition. Oui. Oui. Mais regardez mes pieds.

Il est en train d'enlever ses chaussures.

NELLY menace du revolver : Spaak, si vous ne disparaissiez pas à l'instant-même, quelque chose d'effroyable va se passer.

ELISABETH, en tenue de voyage, entre par la galerie. Elle porte deux valises : Prends garde, mon enfant. Il s'est passé suffisamment de choses effroyables.

Tous se tournent vers Elisabeth.

NELLY : Elisabeth.

VLADIMIR : Ah maman, tu arrives trop tard.

VERA : Il s'est passé bien des choses, mais maintenant tout ira bien.

Véra retire ses mains des trous de l'aquarium et court vers Elisabeth. Elle lui prend ses bagages et son manteau.

ELISABETH : Nelly, il me faut te parler d'urgence en tête à tête.

Après un certain temps, les frères Spaak se lèvent et prennent congé d'une manière comique. Ils sortent l'un derrière l'autre. Ils abandonnent négligemment l'étude de Vladimir sur le canapé. Vladimir, qui le remarque se sent un instant déçu. Puis il saisit le manuscrit et court après les Spaak. Il le brandit dans sa main tendue très haut. Mais au bout de quelques pas il se met à boiter. Véra lui vient en aide. Il s'appuie sur elle qui est déjà lourdement chargée. Il l'embrasse sur la tempe droite. Tous sortent sauf Nelly et Elisabeth.

NELLY : Je te préviens. Il n'y a pas de discussion possible avec moi. Tu n'y survivrais pas.

Elisabeth soupire bruyamment et court vers Nelly. Elle prend la tête de Nelly entre ses mains, la secoue et la regarde en face. Puis elle place son oreille gauche tout près de la bouche de Nelly.

Le noir se fait.

## II, 2

Une fin d'après-midi en janvier. Une froide lumière crépusculaire tombe par la baie vitrée de la véranda. Vladimir et Elisabeth. Ils sont assis l'un de l'autre. Vladimir est assis à son bureau. L'aquarium transpercé par les balles est à présent rempli de plantes fantastiques. Elisabeth est assise dans un confortable fauteuil en rotin sur la plate-forme surélevée devant la baie vitrée de la véranda. La porte donnant sur le jardin est ouverte. Elisabeth a enveloppé ses jambes dans une couverture.

ELISABETH : Mon détective - ton père, Vladimir - a mis cela au jour.

VLADIMIR : Mais le jour n'élucide pas la nuit.

Il note cette phrase sur un papier.

ELISABETH : Un réveil pénible. Je l'avais prévu.

VLADIMIR : Qui ne voit plus clair devient souvent un voyant.

Il note cette phrase.

ELISABETH : Tu vas continuer à lui faire confiance, en dépit de ce que tu sais ?

VLADIMIR : Je sais peu de choses, mais le peu que je sais se tient bel et bien.

Il note cette phrase.

ELISABETH répète : En dépit de ce que tu sais.

VLADIMIR : Je ferai mon bonheur en dépit de ce que je sais ou jamais.

Il note cette phrase.

ELISABETH : Les frères Spaak vous ont bien en main.

VLADIMIR : "Tu me rappelles mes propres perceptions", disait le vieux roi et il grognait.

ELISABETH : Mon cher garçon, Nelly t'a fait prendre des vessies pour des lanternes. Elle t'a trompé avec un amant. Et même avec le meurtrier de son amant, elle t'a trompé. Ce n'est pas par amour désespéré pour toi - mais pour de vulgaires intérêts commerciaux que ce Gustav Mann a été tué. Nelly l'a assassiné sur ordre des "Frères Spaak". Elle devait dérober une préparation anti-tuberculeuse qu'il avait mise au point et qu'il conservait comme la prunelle de ses yeux. La tragédie de l'amant n'a été inventée que pour toi et le procureur. Mon pauvre petit monstre.

VLADIMIR, offensé : Oh.

ELISABETH répète, presque triste : Mon pauvre petit monstre.

VLADIMIR : Je ne tolère pas qu'on me le dise deux fois, je vais te montrer. Toi et ta vulgaire ignorance de toi-même. Tu ne sais pas comme tu causes. Tu ne t'as pas en tête quand tu parles. Tu ne sais pas à quoi tu ressembles. Comment tu marches. Tu n'as pas la moindre idée de l'impression que tu fais. Tu es là et tu déblatères sur une "évidence révélatrice", alors que tu n'es toi-même qu'une sotte évidence, un simple nom de chose. "Ma mère" - une vieille femme inconsciente. Et bien sûr tu ne perçois pas non plus ce que je te montre expressément... Je roule les épaules, je croise mes os, je sue même. Et tu n'es pas fichue de demander ce que j'écris là. Ecoute. Que Nelly tue qui elle veut. Même toi, ça m'est égal. Tant que je n'aurai pas de douleurs quand elle est près de moi, elle restera mon unique amour.

ELISABETH, sans volonté, en écho : Elle restera mon unique amour.

VLADIMIR : Très juste. (Il répète ce qu'il vient de dire comme s'il le disait pour la première fois.) Et évidemment tu ne perçois pas non plus ce que je te montre expressément. Je roule les épaules, je croise mes os, je sue même. Et tu n'es pas fichue de demander ce que j'écris là. Es-tu donc complètement abrutie ?

ELISABETH, désemparée : Qu'est-ce que tu écris là ?

VLADIMIR : Ce que j'ai dit, je l'écris.

Il écrit cette phrase.

ELISABETH : Et ce que j'ai dit ?

VLADIMIR : Ça, je ne l'écris pas.

ELISABETH : Je ne peux pas m'imaginer comment tu vas vivre seul. Durant toutes ces longues années. Tandis que Nelly sera en prison. Père pense que tu devrais venir chez nous, à la campagne.

VLADIMIR reste un certain temps muet de répulsion ; il parle, froid et calme : Là l'étonnement, calme, et qui s'emplit lentement de répulsion. L'éclat froid des yeux grands ouverts. Et dans la bouche (il prend une gorgée de lait), en bordure du palais, il retient encore une gorgée de whisky. A cela il ne peut rien dire, rien répliquer. Il lui faudrait s'esquiver en périphrases, user de mots au "sens figuré". Si de quelque façon ça doit continuer.

ELISABETH, inquiète : Eh bien, dis quelque chose.

VLADIMIR se retourne, effrayé : Pourquoi donc ? Est-ce que je me tais ? Mais je ne me tais pas, mais je ne me tais pas.

ELISABETH s'agite dans son fauteuil : Comment ? Parle à voix haute et distinctement. Quels sont ces bruits effroyables ? Je ne peux pas te comprendre.

Elisabeth se lève et ferme la porte de la véranda. Elle se tourne vers Vladimir.

VLADIMIR s'agrippe à sa chaise et crie : Parce que j'aime Nelly comme un porc.

ELISABETH le regarde avec tristesse : Mon garçon, voilà que tu te remet à faire des grimaces.

VLADIMIR déclame furieusement : "L'amour jamais ne prendra fin, cependant que la prophétie prendra fin, et que les langues prendront fin, et que la connaissance prendra fin."

ELISABETH : Tu me fais des grimaces. Atroce. Arrête.

Vladimir écrit la phrase qu'il vient de citer. Il descend avec les feuillets vers Elisabeth et les lui donne. Il s'assoit dans le fauteuil en rotin et tire la couverture sur ses jambes. Elisabeth lit ce qui est écrit sur le premier feuillet. Elle se met doucement à pleurer. Elle s'assoit sur les genoux de Vladimir. Il reprend les feuillets. Nelly entre sans faire de bruit - pieds nus - par la galerie. Soudain elle est là.

NELLY : Oh, je vous dérange. Je reviendrai plus tard.

Elisabeth se redresse. Elle ne remarque pas Nelly, elle est assise de façon à lui tourner le dos. Quand Nelly a fini de parler, elle se tourne et regarde Vladimir en face.

VLADIMIR s'adresse à Elisabeth : Reste là. Elle ne t'entend pas.

Elisabeth se détourne et applique ses deux mains sur ses oreilles.

NELLY parle sans voix, avec des mouvements de bouche suraccentués : Elle sait où elle veut en venir.

VLADIMIR, à voix haute : Que dis-tu ?

ELISABETH, à voix basse, pour elle-même : Ta Nelly, je l'ai vue pieds nus. Elle a l'air tellement indécente.

NELLY, à voix basse : Elle sait où elle veut en venir.

VLADIMIR écoute à l'oreille droite d'Elisabeth : Non, non. Ça bourdonne dans ses oreilles. Une absence auditive. Tu peux dire ce que tu veux.

NELLY : Je ne mâche pas mes mots. Comme vous êtes assis amoureusement l'un près de l'autre.

VLADIMIR lui tend les feuillets : Tiens, tu peux lire ce que je lui ai répondu.

Nelly prend les feuillets et lit.

VERA entre rapidement par la galerie : Une lettre recommandée pour Madame ! (Elle donne la lettre à Elisabeth.) Donnons-nous un pourboire au porteur ?

Elisabeth sort une pièce de monnaie de la petite bourse suspendue à son poignet droit et la donne à Véra. Véra rit et sort à la hâte.

NELLY : Souffle-lui donc un bon coup dans l'oreille. Puisque vous êtes assis si près l'un de l'autre

VLADIMIR est effrayé de ce qu'Elisabeth ait réagi à la question de Véra concernant le pourboire. Il veut empêcher qu'Elisabeth entende la remarque de Nelly, et avant que Nelly ait terminé sa phrase il crie à l'adresse de Véra : Véra. Avez-vous gonflé hier les cactus avec la pompe à air ?

VERA, de la galerie, riant bruyamment : Oui, bien sûr, monsieur Vladimir. Et j'ai badigeonné les iris de laque brune. Je connais votre goût raffiné et contre-nature.

Nelly rit.

ELISABETH se retourne soudain vers Nelly : Jacob m'a écrit. (Nelly, dès qu'Elisabeth la regarde, laisse tomber les feuillets. Elisabeth lit la lettre. Vladimir regarde par-dessus son épaule et lit en même temps.) Il arrive demain vers midi. Ce sera un jour heureux. Il y a joint ce joli flacon de senteur.

Elle le tend à Nelly.

NELLY prend dans sa main le flacon argenté : Oui, c'est un joli flacon de parfum.

ELISABETH : Non, Nelly. Pas de parfum. Il y a du poison dedans. Pour le cas - c'est ce que père nous écrit - "où tu serais tourmentée par ce doute mortel n'autorisant plus que l'autodestruction, qui saisit souvent à l'inproviste même le malfaiteur intrépide."

Nelly se fige et laisse tomber le flacon. Elle le ramasse et le tend à Elisabeth.

VLADIMIR prend le flacon à la place d'Elisabeth. Il le débouche et hume. Il devient gai : Je me souviens d'un officier russe qui souffrait de folie olfactive. C'est-à-dire que son petit nez était atteint d'une énigmatique rage de souvenir. Quoi qu'il sentît, c'était toujours les odeurs de l'heureux temps de sa jeunesse. En revanche, toutes les odeurs actuelles et environnantes, il ne les percevait pas du tout. Ainsi utilisa-t-il, durant des années, une eau de Cologne élégante qui cependant - en raison de certaines détériorations - s'était décomposée depuis longtemps en une lavasse puante. Chaque matin, après sa toilette, l'officier prenait à la main le joli flacon et inspirait la précieuse odeur mémorisée. Alors qu'en réalité il se badigeonnait le front et la nuque d'une essence pourrie qui empestait

Un jour, il tomba et fut mort. C'est-à-dire qu'il avait succombé à l'impression d'être asphyxié au gaz. Juste avant l'ultime évanouissement de tous ses sens, il comprit ce qui lui arrivait. Soudain, je me levai d'un bond (Vladimir se lève d'un bond, Elisabeth tombe de ses genoux) et je suis maintenant c'est fini. Quelque chose se contracte en moi, un tremblement, un spasme nerveux, et de justesse cette pensée me rattrape : du gaz s'échappe de la conduite défectueuse ; mais moi, l'odorat et le goût complètement anesthésiés par les vapeurs de whisky de la veille, je ne perçois pas l'odeur du gaz, puisque je ne sens rien. Mais aussi bien, il est déjà trop tard.

Il retombe dans le fauteuil, se cabre dans un spasme et s'affaisse. Il est étalé dans le fauteuil, immobile. Nelly court vers Elisabeth qui est assise par terre, la saisit par les deux bras et la secoue avec une colère indicible.

ELISABETH laisse passer l'attaque ; timidement : Le danger n'est jamais aussi grand qu'il l'estime. C'est pourquoi il fait le mort toujours trop tôt.

Le noir se fait.

## II, 3

Vers six heures du matin, Vladimir est assis à son bureau. Devant lui, accroché à l'aquarium, une carte d'Indonésie. Vladimir lit un livre, regardant la carte de temps à autre, et cherche du doigt un endroit déterminé. Soudain on entend quelqu'un venir par la galerie. Vladimir décroche la carte, la plie, éteint la lumière et se réfugie dans le lit qui est entouré de rideaux blancs. Nelly entre.

NELLY s'arrête près du canapé ; prudemment : Vladimir ?

VLADIMIR, tout aussi prudemment : Nelly ?

NELLY rejoint Vladimir dans le lit. On ne les voit pas. Après un certain temps : A l'instant tu étais encore assis en train de travailler.

VLADIMIR : Comment le saurais-tu ?

NELLY : Ton dos est froid et ton derrière est chaud d'avoir été assis. Tes yeux sont brûlants d'avoir lu et déchiffré.

VLADIMIR : Comme si nous devons nous observer et nous poursuivre l'un l'autre ? Moi l'assassin et toi le détective.

NELLY : Mais ce n'est pas du tout comme ça.

VLADIMIR : Non. C'est l'inverse. C'est toi l'assassin et moi le détective.

NELLY : Je veux dire : cette distinction n'existe pas quand on s'aime. Moi en tout cas, je ne m'y retrouve plus : est-ce toi qui m'observes ou moi-même qui m'observe ? Et comment est-ce pour toi ?

VLADIMIR : J'ai en effet travaillé jusqu'au petit matin. Et tu sais ? J'ai arrêté chaque phrase, chaque tournure et chaque battement de cils, j'ai appris parfaitement tout ce que je ferai et dirai dans la journée à venir. Il faut que je me protège des surprises que ma mère me réserve.

NELLY : Ce sont des jours de malheur. Il faut s'y préparer. N'est-ce pas ?

VLADIMIR : Oui. (Il demande :) Comment ?

NELLY : Qu'est-ce qu'il y a avec Jacob ?

VLADIMIR : Jacob ? C'est le nom de mon père. Tu peux le voir là sur le tableau. (Il tend le bras entre les rideaux et montre un portrait accroché au mur à côté de son bureau.) Il a un goître depuis sa vingt-sixième année. C'est pourquoi il respire difficilement. Un pauvre petit monstre.

NELLY : Tu dis toujours la même chose. Pourquoi ne l'ai-je jamais rendu ? Il n'y a pas de Jacob en réalité ?

VLADIMIR : Tu veux dire : l'expéditeur du flacon de poison ? Oh, j'ai lu sa lettre attentivement. Ma mère nous a lu ce qui y était écrit textuellement : "Je joins à ces lignes un joli flacon de poison pour le cas où tu serais tourmentée par ce doute mortel n'autorisant plus que l'autodestruction, qui saisit souvent à l'improviste le malfaiteur le plus intrépide." Tu, ça n'est pas toi. Tu, c'est elle, la mère, Elisabeth. Elle nous a mal lu la phrase.

NELLY, réjouie : Alors, c'était bien que je lui aie rendu le flacon.

VLADIMIR : Quelle chance que je l'aie intercepté et que je l'aie porté à mon nez.

NELLY : Chaque chose avait son sens.

VLADIMIR : Mon Dieu, c'est une époque brûlante, ça. Un rafraîchissant voyage en chemin de fer nous ferait à présent du bien à tous deux.

NELLY : Vers midi, elle va chercher Jacob à la gare. Nous verrons bien.

VLADIMIR rit et parle fort : Un voyage sauvage, sans fin. Ouvrir les yeux. Tout voir et ne rien garder. Les yeux comme un tonneau sans fond.

NELLY : Tais-toi. N'est-ce pas ta mère qui vient ?

A ce moment, une silhouette a surgi, dehors, devant la porte de la véranda. La silhouette fait immédiatement penser à Vladimir, à qui elle ressemble en tout. Bien sûr, on ne distingue pas le visage de l'homme. Il porte manchettes, écharpe et casquette, comme Vladimir lors de sa toute première entrée. L'homme a entrouvert la porte de la véranda et écoute la conversation entre Nelly et Vladimir. On s'aperçoit d'une chose : il respire difficilement, comme un asthmatique.

VLADIMIR : On ne peut pas fermer les oreilles. Il faut entendre constamment, ou bien dormir. Entendre, c'est pénible. Entendre, c'est ce qu'il y a de pire.

NELLY : Vladimir, aide-moi. Pour un peu je t'aurais menti. A l'instant j'allais dire : "Ta mère a voulu t'abuser avec sa syncope auditive. Elle m'a t'a imité que pour te plaire." Alors que je sais que ce n'est pas vrai. Depuis que nous nous connaissons, je ne t'ai menti que lorsque toi-même tu m'avais menti peu auparavant. Non, il faut exprimer cela autrement. Chaque fois que je me sentais forcée de te mentir, je comprenais que tu m'avais menti peu auparavant. Mais cette fois, en quoi as-tu menti ?

VLADIMIR : Oh oui, il arrive que l'on soit forcé de réagir, sans volonté et seulement de réagir encore pour atteindre à la conscience de soi-même. J'en ai fait de nouveau l'expérience récemment. Avant d'aller te chercher à la prison, j'étais assis à la terrasse d'un café. Je ne m'aperçus, perdu dans mes pensées, que j'avais le doigt dans le nez que lorsqu'à la table voisine un vieil homme sortit son mouchoir et se moucha sèchement. Ah bon, me dis-je, il veut te donner une leçon, et je gardai discrètement un oeil sur lui. Et en effet, dans le quart d'heure qui suivit, il me montra par d'innombrables gestes et mines comme il aurait préféré me voir différent, plus parfait, plus ressemblant à lui-même. Il modifia mon apparence, dont je n'avais pas, je l'avoue, une notion sûre et certaine à l'heure du méfait. Il modifia l'impression que je lui faisais par un enseignement muet, impitoyable. Il se passa la main sur le front et tout de suite les rides de mon front s'effacèrent. Imagine-toi, un vieil homme avait pour seule inter-

tion que je lui ressemble complètement. Soudain, il se lève et me fait un dangereux signe de main. Je mets la main à la poche de mon manteau et j'ar le revolver... (Nelly saute du lit. Elle assiste à une scène effrayante et pousse un cri. Vladimir sort du lit à quatre pattes. Nelly a poussé le cri à l'instant où la silhouette appuyée contre la porte de la véranda s'est trouvé menacée par une deuxième silhouette qui ressemble beaucoup à Spaak. La deuxième silhouette, un long couteau dans la main droite levée, s'est approchée à pas de loup de la première silhouette et l'aurait poignardée s Nelly, par son cri, n'avait pas donné l'alerte au moment décisif. La première silhouette se retourne en un éclair et arrache le couteau des mains de la silhouette assaillante, la renverse et lui plonge à plusieurs reprises le couteau profondément dans le corps. Ensuite la première silhouette prend sa victime sur les bras et s'en va en courant très vite.) Un rêve à deux.

NELLY court à la baie vitrée de la véranda : On ne voit plus rien. Nous n'avons pas rêvé. Quelqu'un qui nous a observé devait se faire assassiner. Mais il en est allé autrement. Cela a quelque chose à voir avec mon affaire. Elle a des arrière-plans que moi-même je ne connais pas. J'ai peur, Vladimir. (Elle court vite, vers l'arrière, par la galerie. Vladimir devient très inquiet. Il court à une armoire qui est encastrée dans le mur, près du lit. Il en sort un manteau et l'enfile par-dessus sa chemise de nuit. Il met sa casquette et passe son écharpe. Puis il se place de côté devant le lit de telle façon que Nelly ne peut pas le voir. Nelly revient. Elle porte un plateau, avec une carafe de lait et deux verres. Elle le dépose sur la table devant le canapé. Elle va vers le lit parce qu'elle suppose que Vladimir s'est recouché.) Vladimir, jouons au damier chinois et buvons du lait.

Vladimir sort de sa cachette, attrape Nelly par derrière et la serre contre lui. Il plaque sa main sur sa bouche. Nelly tente de se libérer, elle s'agite sauvagement. Son vêtement de nuit se déchire. Vladimir s'aperçoit qu'en-dessous elle est complètement habillée. Il lâche Nelly. Elle reste plantée devant lui, décontenancée, et met ses deux mains devant son visage. Vladimir fait glisser et arrache son vêtement de nuit, avec étonnement, pas avec violence. Nelly se tient là, debout dans un tailleur sans chaussures.

VLADIMIR : Où étais-tu ? Sors-tu la nuit de la maison ?

NELLY, épuisée, secoue la tête. Elle va au canapé et se laisse tomber sur les coussins. Elle se verse du lait dans un verre et boit : J'ai dû oublier de me mettre nue avant d'enfiler la chemise de nuit.

VLADIMIR fait oui de la tête et sourit : Oui, je connais bien cet état d'oubli de soi-même. Quand après une journée pleine de dangers mortels, on est pris sous la protection d'un excès de fatigue. Et pourtant, on a encore une dernière pensée lucide pour le danger mortel : pourvu que je ne me réveille pas au milieu d'une mare de sang. Mais ensuite, quand la raison s'est déjà perdue au loin, mais pas encore les sens, on a sur tout le corps la sensation du vêtement solide et on est heureux et sûr que le sang ne pénétrera certainement pas jusqu'à la peau du corps. Car tu t'es déjà tellement oublié toi-même que tu crois que le sang de tes propres blessures coule vers toi du dehors. (Il s'interrompt, timidement.) Toutefois, hier soir, tu avais un tout autre tailleur.

NELLY, lasse : Nous ne devons pas devenir inquiétants l'un pour l'autre. Vois-tu, un filet serré de meurtres, d'escroqueries et d'hypocrisies est tendu au-dessus de nous. Nous ne devons pas nous y jeter comme deux sots

poissons d'agrément. Il me faut lutter. Il me faut atteindre à une vue d'ensemble. Je veux que les infâmes machinations s'engloutissent elles-mêmes. Derrière notre dos, sans parvenir jusqu'à nous.

VLADIMIR : Tout est proprement ficelé et quelqu'un tient toutes les ficelles dans sa main. Est-ce moi ou bien toi, est-ce Véra ou bien ma mère ?

NELLY, spontanément : Tant qu'Elisabeth est dans cette maison, je ne dois pas être nue.

VLADIMIR s'assoit près de Nelly et lui caresse les cheveux : Tu vois bien, Nelly. Maintenant tout est en ordre. Maintenant, chaque chose a son sens. Tu es venue à moi, oubliant que tu étais vêtue, pour que nous soyons obligés de parler de tout ce dont nous venons de parler. Pour que nous nous comportions comme, exactement comme, nous nous sommes comportés jusqu'à cet instant, où nous comprenons quelle signification raisonnable a eu pour nous ton oubli que tu étais vêtue. A présent nous savons à quoi nous en tenir.

NELLY, lasse et contente : Oui, Vladimir. Nous nous sommes bien compris. Parler est ce qu'il y a de plus facile.

Vladimir sort du tiroir de la table un jeu de damier chinois. Ils disposent les pièces et commencent à jouer. De temps à autre, ils boivent du lait. Dehors, il fait presque jour. De la cuisine, située derrière la galerie, on entend à peine Véra chanter et faire du bruit avec la vaisselle. Nelly succombe au sommeil et s'affaisse sur le dossier du canapé. Vladimir boit une gorgée de lait et continue seul d'avancer les pièces. Puis il se remet à parler. Il raconte très doucement une histoire à Nelly endormie.

VLADIMIR : Il était une fois une garde d'enfants que l'ennui tourmentait autant que ses enfants. Elle n'avait pas envie de jouer à ces jeux habituels dont les enfants, depuis bien longtemps, n'avaient plus envie. Au moment le plus pesant de son ennui, la garde d'enfants dit soudain : Allez, les enfants, nous jouons au jeu de l'imitation. Les enfants voulaient savoir en quoi consistait le jeu de l'imitation. La garde d'enfants dit : il faut que l'un de vous m'imité, comme je marche, comme je ne fais rien, comme je parle et ce que je suis en train de dire. Puis le deuxième enfant imite le premier enfant comme il m'a imité et ainsi de suite. Nous verrons ce qui en résultera, à la fin, avec le dernier enfant. (Nelly sourit dans son sommeil.) Et la garde d'enfants se mit à dire quelque chose et ce qu'elle dit et comme elle parla fut imité par tous les enfants jusqu'au dernier. Et la garde d'enfants ne fit rien et elle fut imitée par tous les enfants jusqu'au dernier, comme elle était assise là et ne faisait rien. Les enfants prenaient grand plaisir à ce jeu. Mais la garde d'enfants se fatiga bientôt car à présent elle ne pouvait plus rien faire, pas la moindre chose, sans que les enfants jusqu'au dernier ne l'imitent. Fini, dit la garde d'enfants. Le jeu d'imitation est terminé, les enfants. Fini, dit un enfant, avec l'imitation de la garde d'enfants, le jeu d'imitation est terminé, les enfants. Et tous les enfants jusqu'au dernier imitèrent l'ordre de la garde d'enfants. La garde d'enfants comprit qu'il ne pouvait y avoir de fin au jeu de l'imitation. Elle ne fut plus obéie mais seulement imitée. Le cauchemar d'une singerie sans limites, infinie, tenait la garde d'enfants prisonnière. Comment pouvait-elle lui échapper ? Elle ne sut pas d'autre recours que de s'endormir profondément sur-le-champ. Tous les enfants jusqu'au dernier commencèrent tout de suite à s'endormir profondément comme la garde d'enfants, chacun l'imitant à sa façon. L'après-midi, les parents des enfants rentrèrent d'un repas de noces. Quel ne fut pas leur étonnement quand ils virent tous les enfants dormir profondément alors que, malgré la vive instance des parents, ils n'avaient encore jamais fait la sieste. Ils réveillèrent la garde d'enfants qui, dans le plus grand désarroi, chercha les yeux des enfants. Mais les enfants continuèrent tous à dormir tranquillement. Les parents cajolèrent la garde d'enfants, la félicitèrent, et lui firent cadeau d'une bouteille de champagne qu'ils avaient volée à la noc

Nelly rit fort dans son sommeil.

VERA entre en courant. Elle ne voit pas Nelly. Vladimir lui enjoint d'être prudente et silencieuse. Il va à sa rencontre. Elle parle en chuchotant : La voiture des frères Spaak attend dehors. Veuillez vous dépêcher.

VLADIMIR : C'est bon. J'arrive. Véra, ne manquez pas de m'informer de tout ce qui se passe ici à la maison.

VERA pleure un peu, fait oui de la tête : Que Dieu vous protège, cher monsieur Vladimir. J'ai si peur. A cause des alligators.

VLADIMIR : Ah, les alligators. Les zèbres sont beaucoup plus dangereux

VERA sort en sanglotant doucement : Les zèbres et les alligators. Les vautours et les serpents. Le désert et la forêt vierge. La folie et la so

Vladimir sort deux grandes malles d'osier de l'armoire murale. Maintenant il court en tous sens et ramasse toutes sortes de choses, ce qui est à portée de sa main, et le jette dans les malles : des papiers de son bureau, un cendrier etc., il extirpe des plantes de l'aquarium, arrache un morceau du rideau de la véranda et enfourme tout dans les malles. Il prend des vêtements de Nelly suspendus dans l'armoire et les y jette aussi. L'impression créée est telle que, plus tard, quelqu'un pourrait dire : "il a emporté la moitié de la pièce". Puis il se tient un instant entre les deux malles. Son regard tombe sur Nelly qui dort. Il va vers elle et la prend avec précaution sur ses bras. Il la met dans le lit. Puis il la dévide. Le bras droit, nu, de Nelly dépasse le rebord du lit. Vladimir ferme le rideau du lit. Il prend les vêtements de Nelly et les répartit dans les deux malles. Il va chercher un chapeau dans l'armoire et boutonne son manteau par-dessus sa chemise de nuit. Il ferme les malles et les soulève. Il part. Il s'arrête encore une fois, une seconde, au milieu de la pièce. Puis il sort lentement, se traînant avec peine, par la galerie. Pendant un temps, tout reste parfaitement silencieux. Puis, Véra entre avec le petit déjeuner et le dépose sur la table devant le canapé. Elle s'aperçoit du désordre dans la pièce et s'inquiète. Puis elle découvre le bras nu de Nelly et pousse un cri bref. Elle court vers le lit et ouvre grand les rideaux. Nelly est couchée sur le lit, complètement nue. Véra s'agenouille devant le rebord du lit. Elle ne parvient pas à se ressaisir. De la galerie on entend quelqu'un s'approcher à petits pas énergiques. On voit Elisabeth entrer.

Le noir se fait. Rideau.

## III, 1

Vers midi. La pendule sonne une fois, brièvement. La pièce est encore plus dévastée que lorsque Vladimir l'a laissée. Les femmes ont manifestement fouillé partout à la recherche de traces et de signes de Vladimir. A présent les trois femmes se trouvent dans un état de grand épuisement et de laisser-aller. Nelly, la tête appuyée sur sa main, est allongée de biais sur les marches qui conduisent au lieu de travail de Vladimir. Elisabeth, adossée au rebord du lit, est assise par terre. Seule Vera est assise dans le fauteuil à côté du canapé et boit le thé du petit déjeuner.

NELLY : Il est devenu un peu fou, notre Vladimir.

VERA repose la tasse et se retourne, étonnée, vers Nelly : Comme c'est triste quand quelqu'un oublie où se trouvent le haut et le bas dans notre monde. Alors, dans sa tête, tout le reste aussi se renverse vite.

ELISABETH : Donnez-moi enfin un horaire des trains. (A Nelly :) Voilà ta domestique assise, qui raisonne et engloutit notre petit déjeuner.

NELLY : Veux-tu te taire. Finalement, c'est peut-être toi qui le tiens caché dans ton nid de coucou.

VERA, pleurnicheuse : Pourquoi est-ce que personne ne m'écoute ? Monsieur Vladimir est parti en voyage. Et même qu'il m'a ordonné expressément de ne pas révéler qu'il est parti pour un "très long voyage".

ELISABETH : Fais-la taire immédiatement.

NELLY : Ma chère Vera, comment partirait-il en voyage ? Tout seul et sans aide.

ELISABETH : Avec une tête comme la sienne.

NELLY : Avec des pieds comme les siens. Il marche si mal les mains en l'air.

VERA : C'est à vous faire attraper un gosse.

ELISABETH : Avait-on au juste le droit de mettre en liberté un danger public comme toi ?

NELLY : Quelle chance que depuis lors chaque menace de mort que je profère soit prise au sérieux. On me croit capable de tout à présent, Elisabeth.

ELISABETH : Tu l'as enlevé. Un rapt. Et à nous, pauvres parents, tu vas en plus extorquer la rançon. Où qu'on mette les pieds, on s'enchevêtre dans tes machinations. Mais attends seulement que Jacob soit là. Quelle heure est-il ? Il faut que j'aille à la gare. (Elle essaie de se lever, retombe par terre.) Que dois-tu aux frères Spaak ? Cent mille ? Ou cinq cent mille. Attends voir.

VERA, doucement, penchée sur sa tasse de thé : Si vous ne vous taisez pas, j'appelle la police.

NELLY : Laisse-la dire. Je suis en train de vivre un instant de bonheur. Tout ce qu'elle dit en ma présence, je l'entends si indistinctement, comme si je m'en souvenais après bien, bien des années. C'est comme si mes sensations étaient plus vieilles que moi de la moitié d'une vie. Quoi que tu dises, c'est déjà passé depuis longtemps et à demi oublié.

ELISABETH : Cela t'arrangerait bien. Moi, en revanche, je m'imagine ton proche avenir : sombre, sombre dans la cellule humide.

NELLY : Chaque femme voudrait savoir comme elle se sentira dans sa vieillesse. Je l'éprouve à présent. J'éprouve exactement comme on se sent quand on n'a plus de désir sexuel. Je jette un regard sur mes os et je vois qu'ils datent encore du temps de Vladimir.

ELISABETH : Désir sexuel ?

NELLY rit de manière équivoque, elle imite Vladimir : "Un triangle isocèle. Qu'est-ce que c'est ?"

VERA, spontanément : Désir sexuel. (Nelly se redresse, étonnée.) Vladimir me l'a enseigné.

NELLY, stupéfaite, continue à interroger : Un nez arqué, plat. Qu'est-ce que c'est ?

VERA : Un poisson. Le poisson-comète.

NELLY : Comme une lèvre intérieure. Qu'est-ce que c'est ?

VERA : La migraine.

NELLY, décue : Oh, il t'a révélé tout notre code.

VERA : Il m'a tout montré par gestes.

NELLY : Ne recommence pas avec ça. C'est fâcheux que tu en saches autant.

VERA se tourne, un peu arrogante, vers Elisabeth : Et Jacob ? Vous croyez qu'il va faire son entrée ici en personne ?

ELISABETH : Comme si tu savais qui est Jacob.

NELLY : Le père par le sang de Vladimir. Représente-le toi. Nous le chercherons de nos mains, n'est-ce pas ?

VERA, brièvement : Je ne peux pas me le représenter.

Elle se lève et prend le plateau du petit déjeuner. Elle sort avec.

NELLY regarde fixement devant elle : Moi non plus.

ELISABETH : Maintenant je me lève. Je vais à la gare. Il faut bien que j'aille le chercher. Quelle heure est-il ?

NELLY crie à Véra : Quelle heure est-il donc ?

Véra revient et regarde la pendule avec une évidente ostentation. Offusquée, elle regarde les deux autres femmes et ressort.

ELISABETH se lève à grand-peine, regarde la pendule, et vient ensuite très près de Nelly : Tu ne sais pas à quel point je te hais. Je souhaite qu'ils te coupent la tête. Si tu restes en vie, ma haine m'asphyxiera.

NELLY sourit : Pourquoi me regardes-tu avec tant de nostalgie ? Puisque je suis tout près de toi.

ELISABETH frappe le sol du pied avec fureur : L'horaire des trains, Véra, vite.

Elle sort à petits pas énergiques, par l'arrière.

VERA crie de la cuisine : Nous n'en avons pas. On ne délivre plus d'horaires aux particuliers.

Nelly rit fort, avec malice.

## III, 2

Nelly se lève et regarde autour d'elle dans la pièce. Puis elle va à l'armoire de Vladimir et l'ouvre. La face intérieure de la porte de l'armoire est un miroir. Nelly prend une écharpe de Vladimir, en soie blanche et se la met autour du cou. Puis elle prend dans l'armoire un chapeau et un manteau et essaie les vêtements devant le miroir. Elle tente de reproduire toutes sortes d'attitudes et de mouvements de Vladimir. Dans la galerie surgit Spaak 2. Il chancelle beaucoup et donne l'impression d'avoir été atteint par une balle. Il plaque sa main droite sur son épaule gauche comme sur une blessure. En même temps on dirait qu'il veut se retenir à son propre corps. Il s'adosse à une colonne. Il reprend une attitude correcte. Il s'approche de Nelly et salue timidement. Nelly le découvre dans le miroir et, avec distinction, soulève son chapeau. Puis elle se tourne vers lui, Spaak 2 s'effraye et chancelle en reculant un peu. Il est très ivre et en même temps totalement plein d'angoisse. Nelly reste dans son déguisement et évoque un clown féminin qui fait son entrée dans des habits masculins trop grands.

NELLY met ses mains sur ses hanches : Alors ? Ils ont préparé une nouvelle bassesse ?

SPAAK 2, agacé : Comment ça, "ils" ? Vous n'en voyez qu'un. Non ?

Il se retourne et va au canapé. Il s'assoit.

NELLY regarde, étonnée, dans la galerie, pour voir où se trouve le deuxième Spaak : En effet. (Particulièrement sévère :) Qu'est-ce que ça signifie ?

SPAAK 2 se défend de tout son corps contre la façon de parler de Nelly. Non. Ne me parlez pas sur ce ton. Je n'y survivrai pas. Mon corps n'est plus que vaguement accroché à son squelette. A tout instant je peux me dépouiller de ma chair. Vous voyez ce que je veux dire : "se dépouiller de sa chair".

NELLY : Oui, mais ce n'est pas le mot pertinent. Il ne convient ni à vous ni à votre état. (Elle s'assoit à côté de Spaak 2 sur le canapé, pose le chapeau entre elle et lui.) Tu veux dire que tu te sens intérieurement aussi faible et déchiré qu'un suicidaire.

SPAAK 2 : Oui, oui. Exactement cela. C'est bien cela : faible et déchiré. Et en plus cette lourde masse chaude dans l'occiput. Comme si une boue chaude coulait le long de l'écorce cérébrale.

NELLY touche Spaak 2 à l'occiput : Peut-être un bain de sang s'est-il formé dans ton occiput ?

SPAAK 2 : Non. Soyez tranquille. Toute cette souffrance est bien sûr une supercherie des nerfs et donc illusion. Mais à quoi cela m'avance-t-il de savoir que c'est une illusion si je souffre tout de même si violemment de douleurs physiques et non de douleurs illusoire.

NELLY : Si vous n'étiez pas obligé de venir ici en frère célibataire, vous seriez bien sûr plus à votre aise.

SPAAK 2 : Bien sûr.

Il regarde fixement devant lui.

NELLY : Et vous m'auriez depuis belle lurette de nouveau chauffée à blanc.

SPAAK 2 se tord sous le mot "chauffé à blanc" : Ne jetez pas en moi un mot aussi brûlant. Le sang grésille dans mes veines.

NELLY tapote sur les cuisses de Spaak 2 : Eh bien, eh bien, eh bien. Vous m'avez l'air horriblement déchiré. Une grosse plaie béante est étalée là sur mon canapé et palpite de tous ses bords. Et en plus vous êtes complètement ivre. Qu'est-ce que ça signifie ? Ils ont ruiné la firme ?

SPAAK 2 : "Ils ils ils". Il n'y a plus de "ils". (Il inspire profondément, rejette la tête en arrière et pousse un cri aigu, mi-hurlement mi-plainte. Comme Charlie Rivel. Comme si par là il pouvait se décharger de ses tensions intérieures.) Le frère a disparu depuis les premières heures du jour. Je me trouve totalement isolé face à une entreprise lancée dans une course folle et impossible à maîtriser. Que je devrais dominer et diriger. C'est-à-dire que maintenant, alors que je devrais la dominer et la diriger seul, elle m'apparaît tout à coup à ce degré lancée dans une course folle et impossible à maîtriser. C'est comme si l'on exigeait de moi - qui suis par nature porté à la complémentarité -, comme si l'on exigeait que j'aie en tête tout le marché européen des devises et, de surcroît, que je l'influence en notre faveur. Comme vous pouvez l'imaginer, ma tremblante incertitude cause sans cesse des erreurs et des catastrophes petites et grandes. Je donne des directives qui se contredisent. J'additionne des postes qui ne vont pas ensemble. Je m'octroie des signatures qu'en aucun cas je ne devrais m'octroyer. J'en refuse d'autres que je ne devrais pas refuser. Je passe des commandes insensées et j'en dénonce d'autres, sensées. Quoique j'invente c'est toujours au désavantage de l'entreprise. Mais le pire, je licencie sans préavis ceux de mes collaborateurs expérimentés qui me rappellent à la raison et donnent de sages conseils. Car il faut bien que j'affirme jusqu'au bout ma position dominante dans la firme, et chaque licenciement me donne le sentiment rêvé que je suis toujours maître de la situation. Voilà où j'en suis. Toutefois le malheur que j'ai provoqué jusqu'ici pourrait être effacé et réparé dans les huit jours. Si vous, par exemple, très chère madame, prenez en main à mes côtés, avec une tranquille raison, la situation perturbée de la firme. Mais maintenant cela est impossible. (Il inspire à nouveau et pousse un hurlement.) Vous et votre horrible crime, vous êtes responsable de ce que mon esprit se tend à éclater. Imaginez que la disparition de mon frère soit connue et qu'on ne puisse l'expliquer de manière bourgeoisement anodine. Le procureur général me convoquera immédiatement, et vous bien avant.

NELLY : Depuis quand ce frère a-t-il disparu sans laisser de traces ?

SPAAK 2 : Depuis ce matin.

NELLY : Vladimir aussi a disparu depuis ce matin sans laisser de traces ?

SPAAK 2 : Je sais, et c'est tout à fait normal.

NELLY saute sur le canapé et s'agenouille près de Spaak 2 : Comment ça va ?

SPAAK 2 : Mon frère voulait venir chercher monsieur Vladimir à l'aube pour le conduire au port.

NELLY : Quoi ?

SPAAK 2 : Souvenez-vous : l'expédition scientifique aux Indes néerlandaises !

NELLY : Comment ?

SPAAK 2 : Monsieur Vladimir, expert en poissons.

NELLY : Où est-il ?

SPAAK 2 : En haute mer, du moins je l'espère.

NELLY : Quoi ? Comment ?

SPAAK 2 : Oui, oui.

NELLY : Vous l'avez enlevé.

SPAARK 2 : Allons donc. C'est sa mère qui l'a enlevé.

NELLY : Comment ?

SPAARK 2 : Elle l'a persuadé de faire ce voyage. Et c'était bien ainsi

NELLY agrippe l'air de sa main droite et se frappe le front de son po  
Je ne réussis pas à me rentrer ça dans la tête.

SPAARK 2 : Cette mère c'est un chapitre brûlant. Elle espionne. Partout des indices qu'elle nous tient à l'oeil. Dans mon bureau, des fourriers. Au téléphone, des hommes dans l'ombre. A chaque pas des fouineurs, des gteurs à l'affût dans les coins, des complices et des poursuivants. Surve lance partout. Votre famille c'est une sacrée famille. Maintenant il faut que cette mère disparaisse.

NELLY : Vladimir traverse l'océan.

SPAARK 2 : Et puis cette idée me captive, qu'un jour mon frère s'est d cidé à suivre ses voies secrètes à lui. Peut-être mène-t-il depuis longt une seconde vie, cachée, dont je ne me doute pas. Ou alors, tout est enc beaucoup plus fallacieux qu'on ne peut le penser : à savoir que lui-même mon frère, aurait ourdi avec ruse et à dessein cet horrible désordre pou me mettre à l'épreuve.

Il pousse un hurlement.

NELLY : D'Elisabeth nous apprendrons où se trouve le frère. Elle nous révélera ses secrets. Tu peux en être sûr.

SPAARK 2 : Ah, mon frère comme frère ne vaut pas grand-chose. Mais comm l'un des frères Spaak il est si précieux.

NELLY pose un bras sur les épaules de Spaak : Ça ne va plus durer lon temps. Nous allons mettre ensemble de l'ordre dans les affaires. Et nous allons rappeler les êtres disparus. Une dépêche va être envoyée à Batav. Vladimir, reviens de suite, mon naïf chercheur.

SPAARK 2 : Suspicion sur suspicion. L'une aiguillonne l'autre. Je ne p plus concevoir de soupçons clairs. Chacun peut tenir en main toutes les celles. Et à la fin, le principal tireur de ficelles, c'est moi-même. Sans le savoir. Sait-on en effet quelles conséquences ont les innombrables dé sions et omissions inconscientes que je m'octroie sans cesse ? Et sait-on en effet si ces conséquences incalculables ne se sont pas d'elles-mêmes subrepticement assemblées en un système fermé, subtil, de crimes et de destructions ? Justement, on ne le sait pas. On ne sait plus rien.

NELLY : J'en sais assez, je sais à quoi m'en tenir.

SPAARK 2 : Et pourtant il n'y a qu'une seule personne qui ait déjà four la preuve formelle qu'elle était capable d'autant de méchancetés et de vi lences qu'il s'en répand autour de nous. Et cette personne, hélas, c'est vous.

Spaak 2 et Nelly s'écartent instantanément et simultanément l'un de l'autre.

NELLY : Je n'ai encore jamais vu un fou.

SPAARK 2 : Près de vous je suis étrangement mal à l'aise. Il vaut mieux que je m'en aille à présent. (Il saisit le chapeau qui est posé près de lui, Nelly le lui arrache, car c'est à elle qu'il appartient.) Je ne sais vraiment rien de précis.

Spaak 2, s'excusant, fait une révérence et, trébuchant dans sa hâte, sort vers l'arrière. Dans la galerie il pousse encore une fois un hurleme  
Nelly plonge la main dans la fente du canapé et en sort son revolver. Ell  
retire les munitions du chargeur. Elle laisse tomber les balles dans la p  
de son manteau. Elle remet le chapeau.

ELISABETH entre de l'arrière par la galerie. Elle voit quelqu'un, coiffé d'un chapeau d'homme, assis sur le canapé : Jacob. Te voilà donc. Nous sommes ratés. (Nelly soulève son chapeau et salue sans se retourner. Elisabeth est irritée.) Nelly. C'est toi. Quelle bêtise.

NELLY se lève, ôte chapeau et manteau, cache le revolver derrière son dos : Et voilà. Ce Jacob existe donc effectivement. Mais que vient-il chercher ici ?

ELISABETH : Ne sois pas si curieuse. A présent, il est trop tard.

NELLY braque le revolver : Toi et lui. Vous voulez me livrer au bourreau. Il est ton limier ?

ELISABETH : Comment, détective ? Il est en quelque sorte mon détective privé à titre privé. Et il se préoccupe de sa famille. Il est plein de sollicitude.

NELLY : Sur quel bateau as-tu expédié Vladimir à Batavia ?

ELISABETH : Comme tu as l'air drôle quand tu t'y mets.

NELLY : Où est Spaak le long ?

ELISABETH : Je ne sais pas de quoi tu parles.

NELLY, faiblement : Le bateau. Où est Vladimir ?

ELISABETH : Je viens tout juste de me renseigner. Le bateau est parti sans... (Par la porte de la véranda, là où il s'était posté en II,3, Jacob est entré. Il ressemble beaucoup, beaucoup à Vladimir. Il "est" Vladimir, vieilli subitement de quarante ans. Jacob est habillé exactement comme Vladimir lors de sa toute première entrée.) Jacob, Jacob. (Elle veut passer près de Nelly et aller vers Jacob. Alors claquent trois, quatre, cinq coups de feu. Elisabeth s'avance dans les coups de feu. Elle continue d'avancer et est rejetée en arrière par les coups de feu.) Jacob ?

Elisabeth tombe à terre. Nelly, désespérée, regarde son revolver qui n'a pas tiré. Elle se retourne et voit Jacob. Spontanément, elle braque son revolver sur lui. Elle appuie plusieurs fois, rien que des déclics. Jacob se tient là, respirant difficilement comme un asthmatique. Il regarde Nelly sévèrement. Son menton est tombé bas sur sa poitrine. Il pompe de l'air.

NELLY crie : Vladimir. (Puis à voix basse et déconcertée :) Jacob. Jacob.

Véra entre précipitamment et embrasse la scène d'un coup d'oeil. Elle adresse à Jacob un signe de tête. Elle va vers Elisabeth et traîne le cadavre vers l'arrière par la galerie.

Le noir se fait.

### III, 3

Vers le soir. La pièce a de nouveau été remise en ordre. On mange. Jacob et Nelly sont assis l'un en face de l'autre à la table. Véra entre et présente un plateau de fromages. Elle est particulièrement gaie et insoucieuse.

JACOB parle à voix basse, parfois sans voix ; il fait une plaisanterie sans être d'humeur à cela : Du fromage ? Jamais. Ça ronge ma pompe à air.

Véra est prise d'un fou-rire. Nelly ne s'empêcher de rire elle aussi, spontanément. Elle essaie de se dominer. Elle a honte que les deux femme se moquent du vieil homme.

NELLY : Qu'avez-vous donc, Véra ?

JACOB reste très sérieux : De sa vie nul n'est à l'abri d'un fou-rire. Enfant, quand me prenait une envie de rire - évidemment dans les circonstances les plus fâcheuses -, que mes lèvres tremblaient et que mes yeux plissaient, de sorte que ce rire réprimé pouvait même faire croire à une mimique d'attention sérieuse, extrême, alors et alors seulement, j'aspirais le plus ardemment à être adulte. Car j'étais fermement convaincu qu'une fois adulte ces envies de rire me seraient définitivement épargnées. Mais ce n'est pas vrai. Le hoquet et le fou-rire peuvent vous surprendre à tout âge. Seul le point de côté se perd avec le temps. Curieusement.

Véra pendant ce temps ne peut s'empêcher de rire de plus en plus fort et sort en courant.

NELLY se domine, reprend une conversation : Donc une vie fausse du début à la fin.

JACOB : Oui, Nelly. C'est une vie mortellement fausse que nous avons, nous autres. Et nous le savons bien. Mais cette façon de savoir à quoi s'en tenir, cette pédanterie qui coupe les cheveux en quatre, appartient déjà tellement à la vie fausse elle-même, qu'elle s'y perpétue, tourment doux, indispensable. Comme quand, prisonniers du sommeil, nous rêvons que nous rêvons.

NELLY questionne comme une écolière : Pendant combien de temps peut-on adopter une attitude fausse, mortelle ? Pendant combien de temps peut-on adopter une attitude dont on sait parfaitement que seule la mort pourra y mettre fin ?

JACOB hausse les épaules comme s'il ne savait que répondre : Pendant combien de temps ? Une seconde peut-être.

NELLY : Et ensuite ?

JACOB : Ensuite ? A nouveau une seconde.

NELLY : Mais dans l'intervalle, que se passe-t-il dans l'intervalle ?

JACOB : Tu connais ces instants d'oubli de soi-même. Où peur et bêtise sont une seule et même expression du visage. Où les sens sont en éveil et suraigus, alors que la pensée sommeille.

NELLY : Oui. Je les connais. On regarde fixement dans le vide. Non, à d'autres moments aussi. Parfois un mot sur deux, un pas sur deux sont ainsi oubliés de nous-mêmes.

JACOB : Exact. Ces instants sont les temps morts dans l'imperturbable pulsation de la raison. En ces instants nous nous reposons du péril de la mort que déjà l'instant d'après peut accroître. Certes, d'autres personnes comme par exemple Elisabeth...

NELLY : Savoir moins, parler moins, souffrir moins.

JACOB : C'est bien connu, mais c'est une erreur. Chacun de nous croit s'exprimer le plus librement en laissant de côté la plus grande partie de ce qu'il pourrait dire. En réalité pourtant on est exprimé de force. L'expression simple, économique, l'opinion simple, économique, sont belles et bien dominées par la surpuissance des mots laissés de côté, du savoir laissé de côté. Et moins quelqu'un dit, d'autant plus lourdement pèse sur ses paroles la domination de ce qui a été laissé de côté. Non, non, il existe une capacité de compréhension immense, incommensurable, qui nous gouverne tous, et personne ne peut lui échapper. Ni celui qui se tait, ni celui qui dort, ni l'esprit aigu, ni l'esprit faible.

NELLY : Ah, quand je te vois respirer si difficilement, je ne puis m'empêcher de penser à cet idiot d'un conte de fées anglais. Il ne disait jamais un mot afin d'économiser son souffle. A la place il traînait partout un gros sac et il y avait réuni tous les objets, tous les appareils à l'aide desquels il avait coutume de s'exprimer.

JACOB, un peu offensé : Et mon fils ? Il ne t'a évidemment jamais semblé idiot.

NELLY : Vladimir ? Tu ne dois pas l'imiter.

JACOB : Cela me blesse que par comparaison tu m'aies traité d'idiot.

NELLY : Par comparaison avec un benêt de conte de fées.

JACOB : C'est bien ça. Ce n'était pas un malentendu.

NELLY : Si.

JACOB : Oui ?

NELLY : Déjà passé.

JACOB : Vois-tu, Nelly, je les connais les idiots. Elisabeth par exemple...

NELLY gratte des pieds sous la table, inquiète : Excuse-moi, Jacob. Je ne parviens absolument pas à t'écouter. Parce que j'ai un bout de viande coincé entre deux dents.

Elle fait des grimaces comme quelqu'un qui veut, avec la langue, se sortir des dents un reste de nourriture. Jacob s'arrête, laisse tomber son menton sur sa poitrine.

JACOB : Oui. (Il se lève et fait quelques pas vers l'arrière. Il regarde la pendule. Il appelle si faiblement qu'en fait Véra ne devrait pas l'entendre :) Véra, tu viens débarrasser ?

Véra entre, débarrasse la table, et ressort.

NELLY, qui est toujours en train de farfouiller dans sa bouche avec sa langue : Continue tout de même. Ça va prendre trop longtemps.

JACOB reprend immédiatement : Elle se livrait. Avidement et frénétiquement, à son aveugle petite soif d'action. Une brutale inconscience recouvrait son corps, ses façons de parler, toute sa personne, comme une nappe de gaz asphyxiants. Parce qu'elle ne parvenait pas à sortir un bout de viande d'entre ses dents avec sa langue, elle détruisait sa dentition. Et ensuite celle de son mari. Voilà Elisabeth.

NELLY : Ne parle plus d'elle.

JACOB, soudain froid et incisif : Parce que je t'ai devancée, quand je l'ai abattue ?

NELLY : Non. Le revolver dans ma main était vide.

JACOB : Car ton désir ardent de la tuer ne devait pas se réaliser dans une seconde d'affolement.

NELLY : Arrête. Jamais je ne l'aurais fait comme toi, uniquement par sensibilité blessée. C'est moi qui devais être sa victime. Elle avait pour moi une haine mortelle. Elle m'a diffamé et poursuivi. Elle m'a pris Vladimir.

JACOB : Comme tu peux te tromper, Nelly. Vladimir, c'est moi qui te l'ai pris. (Nelly se lève et, incrédule, regarde Jacob.) Elisabeth a seulement exécuté ce que j'avais auparavant projeté et ordonné. Mais comme à son habitude elle ne savait rien sur elle, le soupçon qu'elle pourrait être impliquée elle-même dans ses machinations ne l'a jamais effleurée. Elle ne se doutait pas que je serais, moi, le seul instigateur des dernières décisions.

NELLY : Tu fais l'important. Comme c'est laid : un vieil homme qui fanfaronne.

JACOB : Vladimir, depuis ce matin, sept heures trente, est à bord du "Willemstadt" en route pour Batavia.

NELLY a pitié de l'erreur de Jacob : Aïe aïe aïe, mais ce n'est pas vrai. Vladimir peut être là, devant nous, à tout instant. Il a fait une fugue. Pourquoi pas ? Tu te souviens des dernières paroles d'Elisabeth. Elle disait : "Je viens de me renseigner, le bateau est parti sans..." et puis tu as tiré. Et qu'est-ce qu'elle a bien voulu dire ? Le bateau est parti sans Vladimir ! Voilà ce qu'elle voulait dire, sinon quoi ?

JACOB : Peut-être. Mais ses informations ne concernent certainement pas le "Willemstadt". C'est un cargo avec seulement cinq cabines pour passager. J'en ai moi-même fait réserver une pour mon fils.

NELLY : Quel arrogance, quel bavardage de détective !

VERA entre en courant, venant de la galerie. Elle porte une grande malle en osier : Madame, madame. Regardez. Un bagage de monsieur Vladimir.

Elle pose la malle en osier à côté des marches qui conduisent au lieu de travail de Vladimir.

NELLY, enthousiaste : Il revient. Vladimir est de nouveau là.

VERA : Pas du tout. Le cocher du fiacre, qui a conduit monsieur Vladimir au port, vient de déposer ce bagage. Monsieur Vladimir l'aurait prié de rapporter ici, après sa journée. Lui, monsieur Vladimir, aurait dû renoncer à cette malle parce qu'il, à ce que dit le cocher, comme lui, monsieur Vladimir, s'en serait alors rendu compte, il aurait vu trop grand avec de lourdes malles en osier. (Nelly regarde Véra, perplexe.) Ce matin déjà, j'avance, l'homme a reçu un pourboire.

NELLY se jette sur le bagage, l'ouvre et déballe : Mes robes. Le rideau. Les plantes. Que de souvenirs !

Elle jette tout cela par terre devant elle. Véra sort de son tablier sa montre de gousset et, de manière que seul Jacob la voie, montre impérieusement le cadran avec insistance.

JACOB fait un signe de la main : C'est bon, Véra. Laisse-nous seuls à présent.

Véra sort.

NELLY referme la valise vide et s'assoit dessus. Elle garde à la main une étoile qu'elle y a trouvée : Pourquoi, Jacob ? Pourquoi as-tu fait ça ?

JACOB, calmement : Parce que je t'aime, Nelly. Plus tendrement encore que Vladimir, je t'aime, moi son père.

NELLY met l'étoile sur ses épaules et la serre avec force : Comment me parlez-vous ? Nous nous voyons depuis quelques heures, mais avant jamais.

JACOB : Crois moi, aujourd'hui ce sont des retrouvailles.

NELLY ramasse vivement un manteau qui se trouve par terre, parmi les vêtements, et l'enfile : Non. Je ne vous connais pas.

JACOB : Il y a cinq ans. En plein été. Ton voyage à Halle. Pour l'enterrer de ton père. (Nelly commence lentement à boutonner le manteau de bas en haut.) Nous étions assis l'un en face de l'autre dans le compartiment bondé d'un train allemand. C'était comme si, pour ta belle silhouette il me fallait perdre la vue. Mes regards inondaient ton visage fermé, voulaient l'adoucir jusqu'à ce qu'il sourie. Mais il restait limpide et fort et détourné de moi. Il me fallait t'aimer, mais sans l'espoir d'aucun sentiment en retour. Que pouvais-je faire ? J'ai décidé de prendre soin de toi sans que tu aies à me découvrir, moi et mon amour. Depuis ce voyage

à Halle, je me suis efforcé de ne pas perdre ta trace, de toujours savoir où tu es et ce qui t'arrive. (Nelly a boutonné le manteau jusqu'en haut. Elle appuie le bout de ses doigts sur ses tempes.) Mais bientôt j'ai senti que la surveillance et la poursuite seules ne me suffisaient plus. Alors j'ai commencé à inscrire moi-même les traces sur lesquelles tu devais marcher. J'ai pris toutes sortes de dispositions pour guider, pour arranger ta vie d'une main invisible, ne s'imposant jamais, afin que tu puisses te sentir heureuse et que tu sois en accord parfait avec ton désir et ton être.

NELLY, moqueuse, mais sous l'empire d'une grande peur : Alors c'est un bien curieux hasard que j'ai rencontré justement ton fils et que nous sommes tombés éperdument amoureux l'un de l'autre.

JACOB : Il me fallait te préserver, toi et mon amour, de tous les hasards et surprises, de toute contingence. C'était ma plus haute ambition. Mais quand je t'ai envoyé Vladimir, Dieu sait que je hasardais une aventure. C'était tout à fait incertain qu'il te plaise autant que j'en nourrissais l'espoir. Quel incommensurable bonheur lorsque j'ai appris que tu le préfères chez toi et que vous vous unissiez. Le vieux vaniteux en moi ne rêvait plus que de tout ce que en Vladimir tu apprenais à aimer de moi, son père.

NELLY se lève ; elle se met une main derrière l'oreille comme si elle écoutait attentivement : Quand bien même tout serait comme tu le dis. Vladimir n'a pourtant jamais su qu'il était seulement "utilisé" par toi, pour notre amour.

JACOB : Mais si. (Il réfléchit un instant.) Si, si. Il savait à quoi s'en tenir sur nous trois. Au moins il ne t'a aimée que comme c'était convenu venu avec moi.

NELLY retombe sur la malle : C'était convenu ?

JACOB : Toutefois j'avais surmonté avec succès le plus grand risque de ma sollicitude secrète.

NELLY regarde fixement devant elle : Vladimir n'était que le fourrier de Jacob. Et Jacob, mon bienfaiteur, est le fourrier de la folie.

Elle met un renard et un chapeau dont elle fait tomber le voile sur son visage.

JACOB : Tu ne dois pas avoir peur. Bientôt tout sera terminé.

NELLY : Continue de raconter. Je ne fie plus à aucune de mes paroles. Qui donc parle quand j'ouvre la bouche ? Est-ce encore moi ou n'est-ce pas toi qui parles par ma bouche ?

JACOB : Te plains-tu de ce que j'aie totalement pris possession de toi et de ce que je te domine ? Tu es injuste avec moi. Presque toujours ce furent les choses superficielles de ta vie que j'ai un peu influencées. Et constamment à ton avantage. Tiens, cette splendide demeure. Je vous l'ai procuré. Je l'accorde, j'ai déterminé ou du moins inspiré ensuite quelques-unes de tes acquisitions les plus précieuses - avec le concours de marchands d'objets d'art et de vendeurs de mes amis. Mais peut-on appeler ça de la tyrannie ? (Nelly ramasse le rideau de voile et le montre à Jacob.) Je suis un petit accident. Notre chère Véra était à l'époque un peu débordée. Avant même qu'elle ait éveillé en toi le désir d'un nouveau rideau, cette bizarre dentelle fut livrée chez toi.

NELLY : Véra ? Elle était ta complice. Un espion ?

JACOB : Il n'y a rien d'infâme à cela. J'ai été très amoureux de Véra autrefois. De quelque façon elle jouera toujours un rôle dans ma vie. (Nelly s'enveloppe dans le rideau de voile.) Sans son aide, le laborieux et coûteux service secret de mon amour n'aurait pas conduit à cet instant où je puis le divulger.

NELLY : Et combien cela t'a-t-il coûté de me faire croire à une si belle vie ? Possèdes-tu de la fortune ?

JACOB : Tu connais bien le chiffre d'affaires de "Frères Spaak & Co" en période de prospérité.

NELLY se libère un peu, relève le voile du chapeau : Qu'as-tu à voir avec ça ?

JACOB : La firme m'appartient.

NELLY : Avant que les Spaak ne l'aient reprise ?

JACOB : Non. Les Spaak ont géré l'affaire pour moi. Leur grand-père, à qui ma famille avait acheté cette entreprise maigrelette, était un chimiste célèbre. C'est pourquoi le nom de Spaak est resté sur la plaque de la firme.

NELLY, dans le vif du sujet : Mais si les Spaak n'étaient que tes employés, comment pouvaient-ils exiger de moi que je me retire de l'entreprise et leur vende mes parts ?

JACOB hausse les épaules : Par ce procédé abject ils ont essayé de prendre pied dans l'entreprise.

NELLY : Ma co-propriété est donc légitime ?

JACOB : Elle l'est. Seulement elle ne te vient pas de ton père.

NELLY : Bien sûr que non. Tu m'as fait cadeau de ces parts.

JACOB : Les Spaak, du moins ce qui en reste, ça a pris le large à présent.

NELLY : Et à qui appartient la firme maintenant ?

JACOB : A toi.

NELLY : A qui ?

JACOB : A toi seule. Je l'ai fait enregistrer à ton nom.

NELLY : Pour finir, Nelly, propriétaire d'usine.

JACOB : Tu seras libre et tu feras les grosses affaires. Tu es une femme forte, indépendante.

NELLY : Les Spaak étaient tes alliés. Ils étaient eux aussi au courant.

JACOB : Rien qu'un. Spaak le long savait certaines choses. C'était inévitable.

NELLY : Et où se trouve-t-il ?

JACOB : Il savait à quoi il devait s'attendre de ma part. Après avoir essayé de t'escroquer. Il a lui-même succombé à une tentative de meurtre contre ma personne.

NELLY : Il a voulu t'assassiner ?

JACOB : Ça en avait l'air, quand je l'ai surpris ce matin dans mon dos. Il était là le poignard tiré et la grimace tremblante. Un meurtre au domicile d'une dame dont le dossier comporte déjà une présomption de meurtre, même une lâche crapule comme lui pouvait s'y risquer.

NELLY : A l'aube, sur la véranda - c'était toi ?

JACOB : Si tu n'avais pas crié à temps, je serais à présent en terre avec mon précieux secret.

NELLY : Jacob. Je t'ai sauvé la vie au matin pour apprendre de toi le soir que tu tiens ma vie dans ta main. Que ma libre réalité n'a jamais existé qu'elle n'était qu'une magistrale contrefaçon, parfaitement fidèle.

JACOB : Nelly. Tu as vécu libre tant que tu n'as rien su de mon amour et de ma sollicitude. A présent tu sais tout et tu seras de nouveau libre car je te laisserai seule et ne prendrai pas soin de toi plus longtemps.

NELLY : Comment ? Tu ne peux pas me quitter. Non, Jacob. Pas maintenant.

Elle veut courir vers lui, hésite, s'arrête.

JACOB : Je me livre aux tribunaux. J'ai à répondre du meurtre du docteur Gustav Mann que tu as tué sur mon ordre. Et du meurtre de ma femme Elisabeth. Je te le dis, tu es libre et totalement disculpée.

NELLY : Mais tout cela, tu l'as fait parce que tu m'aimes. Tu as éloigné Vladimir, tu as tué Elisabeth pour m'avoir pour toi seul. (Faible :) Nous ne sommes plus que tous les deux, Jacob.

JACOB : Comme tu te trompes toujours. Je t'ai aimée, mais jamais je n'ai voulu te posséder. Mon amour a été comblé par cet instant qui a tout changé, où tu as compris qu'une vie en apparence passée librement et sans but n'était en vérité que la préhistoire planifiée de cet instant même qui change tout, où tu as compris cela.

NELLY : Tu me brises la tête. Je deviens folle jusqu'au tréfonds. Angoisse, angoisse. Je ne suis plus qu'un spectre d'angoisse. J'ai peur. J'ai peur de moi-même ? (Elle se jette sur la poitrine de Jacob, puis elle se calme et se redresse. Elle regarde Jacob.) Et toi ? N'es-tu pas l'infâme criminel qui par de fantastiques faux chemins me pousse à un simple acte sanguinaire ?

JACOB conduit Nelly au canapé. Ils s'assoient. Jacob caresse les cheveux de Nelly : Ne t'en fais pas, ma Nelly. Bientôt tout sera fini. Elisabeth, tu vois, c'était l'histoire d'un autre plan. Un plan non de sollicitude mais de destruction. Alors que j'étais jeune encore, elle m'a trompé et mené par le bout du nez. Elle m'a humilié et tourmenté. Un jour elle m'a tellement troublé et irrité que j'ai abattu un de ses amants. Tu sais ce que cela veut dire, la sensation d'avoir commis un meurtre. Je voulais que tu la connaisses, pour que tu me comprennes mieux. Elisabeth et moi, nous avons ensuite mené une ennuyeuse et muette vie conjugale. Je l'ai supportée, parce que je vivais dans la perspective de l'unique, du meilleur instant, où je pourrais la surprendre le plus effroyablement - en la tuant de ma main. Et j'ai su que cet instant était venu lorsqu'elle a été devant toi et que tu l'as menacée de ton arme. Alors, elle a vu en moi, qui étais entré derrière toi, son plus grand espoir, et alors la plus grande, la plus effroyable surprise s'est figée sur son visage, lorsque moi, son sauveteur, je l'ai abattue.

NELLY : Jacob, Jacob, reste près de moi. Ne me laisse pas seule. Je ne veux pas mourir.

Elle s'agrippe à Jacob. Son col de chemise en éclate. On peut voir qu'il n'a pas de goître.

JACOB se lève rapidement : Il faut que je parte d'ici. Fin de la préhistoire. A présent je n'ai plus rien, plus un seul mot à te dire.

Il va rapidement vers le fond. Nelly pousse un cri terrible. Son buste s'affaisse sur les coussins du canapé. Véra entre du fond en courant, en tenue de voyage, avec deux valises dans les mains. Jacob lui fait un signe survolté, et Véra redisparaît sur-le-champ. Jacob se poste derrière une des colonnes de la galerie.

NELLY se redresse lentement. Elle se débarrasse de la fourrure, du manteau, du chapeau et même de la veste de son tailleur. Elle ne porte plus que chemisier et jupe. Elle se lève et regarde d'en bas le portrait de Jacob. Elle va au lieu de travail de Vladimir et décroche le portrait. Elle retourne au canapé. Elle se rassoit. Elle pose le tableau sur ses genoux et le regarde. Soudain elle gratte le cou du portrait. Elle en décolle un lambeau de toile, sur lequel est peint un goître. Nelly se tâte le cou pour vérifier : Mais bien sûr, tout est complètement différent. Une supercherie infâme, du début à la fin. Il n'a absolument pas de... (Elle se met à rire.) Véra. (Elle crie plus fort :) Véra. (Jacob sort de

derrière la colonne, court sur la pointe des pieds jusque tout près der-  
rière le canapé.) Véra ! (Nelly se lève. Devant elle se tient Jacob, il  
brandit un poignard dans sa main droite et fait une grimace effroyable.)  
Vladimir. Chéri. (Jacob frappe Nelly encore et encore.) Toi. Non. Laisse.  
Non.

Nelly s'effondre.

VERA entre en courant et tend à bout de bras la montre de gousset :  
Allons, Jacob. Il faut nous dépêcher. Le bateau part dans une demi-heure.

Le noir se fait. Rideau.

...